

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE



PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 4, BOULEVARD DES ITALIENS  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1873

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DEMOISELLES

ANNUAIRE ET UNIFORME ANNÉE

DE L'ÉCOLE DES BOURGEOIS ET DES DIGNITAIRES

ET DES ÉLÈVES



# JOURNAL DES DEMOISELLES

---

## GALERIE LITTÉRAIRE

---

SALMON MACRIN, L'HORACE FRANÇAIS

Plus d'un esprit logique a dû remarquer avant moi l'étrange lacune, la bizarre solution de continuité qui se fait sentir dans notre histoire littéraire du seizième siècle, entre les derniers efforts de l'école gauloise & les premières tentatives de l'école savante, entre Marot & Ronsard. Comment ! l'héritier direct des vieux trouvères, le dernier descendant de Villon, Clément Marot, vient à peine de mourir ; le sublime *abstracteur de quintessence*, l'*Homère en belle humeur* de cette Iliade à la fois burlesque & profonde, où Achille se nomme Pantagruel, & Ulysse Panurge, Rabelais existe encore... & voici paraître tout à coup, sans crier gare, la *Défense & Illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay ; & voici Pierre de Ronsard, le gentilhomme vendômois, qui rassemble autour de lui sa vaillante pléiade, & qui, se conformant sur l'heure au manifeste du bouillant Joachim, s'élance à l'assaut de cette « superbe cité romaine » &, de son Capitole, envahit cette « Grèce menteresse », & fait main basse sur les sacrés trésors de ce « temple delphique » ! D'où leur vient tant d'audace & de fougue, à ces chevaleresques novateurs ? Est-ce le hasard seul, le caprice, la fantaisie, qui les pousse dans leur poétique levée de boucliers ? Est-ce du

jour au lendemain, après une illumination soudaine de leur génie, qu'ils ont fait entendre le cri de guerre de la Renaissance classique, & personne ne leur a-t-il montré le chemin de ce Capitole qu'ils prétendent conquérir ?

Voilà sans doute une question littéraire dont la réponse, affirmative ou négative, ne saurait être absolument sans importance. Eh bien ! cette réponse, je l'ai longtemps demandée, & toujours en vain, aux nombreux ouvrages qui sont censés reproduire, dans un historique fidèle, l'origine & les développements complets de notre littérature nationale. A présent, je demeure bien convaincu qu'elle n'existe nulle part. Tous les écrivains qui se sont occupés de ces matières passent brusquement & sans préparation de Marot à Ronsard, du trouvère au poète, du moyen âge à la Renaissance. Après l'un c'est l'autre, nous disent-ils ; & voilà tout.

Je n'ai jamais pu me contenter à si bon compte. Il manquait là un trait d'union que je voulais retrouver à tout prix, & je crois en effet l'avoir retrouvé.

Oui, les doctes révolutionnaires de la pléiade ont eu, comme tous les autres, leur devancier, leur initiateur. Un homme s'est rencontré, qui a



fait en latin ce qu'ils ont fait plus tard en français. Avant eux, il a « marché courageusement » à la conquête de l'antiquité, & « des serves dépouilles d'elle » enrichi nos « temples & autels ». Le succès a été le même, & le nom de l'*Horace français* a fait retentir aussi les échos du seizième siècle. Ronsard & ses amis n'ont eu qu'à suivre les traces de Salmon Macrin, & pour ainsi dire, qu'à traduire son exemple.

Jean Salmon, dit Macrin, naquit à Loudun, en l'année 1490, de Pierre Salmon & de Louise ou Nicole Tyrel. Ses parents, bonnes gens de province, bourgeois obscurs & d'une fortune médiocre, tout fiers, à ce qu'il paraît, des leurs précoces par lesquelles se révélait à leurs yeux sa jeune intelligence, le destinaient d'abord au barreau. Vains projets ! l'insurmontable antipathie qu'inspira de tout temps aux natures vraiment poétiques

L'antre de la chicanerie & sa barbare voix,

se fit sentir presque aussitôt à l'enfant prédestiné, au futur émule de Catulle & d'Horace. Dominé par cette aversion instinctive, rebelle à toutes les sollicitations domestiques, il s'éloigna pour jamais d'une carrière, honorable sans doute, mais généralement peu compatible avec les tendances buissonnières de la folle du logis. Chose étrange, & qui n'a pas dû se rencontrer deux fois dans les annales de la littérature : une seule personne, parmi toutes celles qui composaient la famille, applaudit franchement aux premières fredaines poétiques du jeune Salmon ; c'était son père. Mais laissons, à ce propos, deviser notre poète lui-même ; écoutons-le raconter ce détail curieux. Il va sans dire que je traduis cette citation du latin, de même que toutes celles qui pourront suivre :

« Tandis que le plus grand nombre se précipitait vers la carrière du droit civil comme vers une mine d'or, sans estimer un liard ces pauvres Muses besoigneuses ;

» En dépit des conseils de la famille, & comme poussé par un pressentiment d'en haut, mon père s'écria : — Qu'ils apprennent des professions lucratives, ceux que possède l'exécration soit des richesses.

» Mon fils est né pour les tranquilles loisirs de Phébus, pour les douces confidences des Piérides (1) ; poète, qu'il hante les grottes inaccessibles, connues seulement des satyres vagabonds.

» Qu'il préfère la sombre fraîcheur des bois, les sources perlées d'une eau vive, aux sceptres, aux chars dorés, aux capricieuses faveurs du populaire. »

Hélas ! il n'eut pas le bonheur, — l'inappréciable bonheur, — de conserver longtemps un père que cette rare complaisance devait lui rendre si cher & si précieux. A peine sorti de l'enfance, il demeura

sous la tutelle unique de sa mère, excellente femme au surplus, qui n'épargna pour ce fils tendrement aimé ni les soins vigilants ni les sacrifices pécuniaires. Fidèle, probablement, aux suprêmes recommandations du mari qui la laissait veuve, elle envoya le jeune Salmon à Paris, centre intellectuel, alors comme à présent. C'est là qu'il dut achever, près du célèbre Jacques Lefèvre d'Étaples, s'il faut en croire Sainte-Marthe & de Thou, les études qu'il avait déjà commencées dans sa ville natale. En effet, il avait reçu à Loudun les premières notions des *bonnes lettres*, & lui-même se plaît à nous retracer, avec sa bonhomie coutumière, toutes ces particularités intimes. Nous le voyons d'abord, petit enfant, sur les genoux de son grand-père maternel, Amaury Tyrel, qui lui apprend à parler, à lire, à écrire, en ayant soin de stimuler sans cesse par de menues récompenses son ardeur à l'étude. Nous le voyons ensuite, grandet, continuer de s'instruire sous la férule d'un vénérable maître de l'endroit, appelé Pierre Michel, à qui, plus tard, il consacra dans ses poésies un souvenir de pieuse gratitude.

En 1514, on voit déjà paraître le nom du jeune poète, suivi du surnom de *Materne*, à la tête d'une petite pièce de vers, publiée sous ce titre : *Sixain de Jean Salmon Materne, Loudunois, sur la Parthénoclée* (poème en l'honneur de la Vierge) de *Quintianus*. Il l'inséra comme un hommage amical, suivant l'habitude du temps, parmi les œuvres de Jean-François Quintianus Stoa (nom latinisé de Giovanni-Francesco Conti da Quinzano). En voici la traduction :

« Ailleurs Quintianus chante ; ici, lecteur, il tonne : n'en sois pas surpris. Dans tout le reste, ce sont les Muses qui l'inspirent ; dans cette œuvre divine, c'est la Reine des cieux. Aussi pareil labeur s'élève-t-il autant au-dessus de tous les autres qu'au-dessus des vierges du Pinde... la vierge de Bethléem ! »

Mais son premier essai poétique d'une certaine étendue vit le jour en 1515 : c'est une *Épique sur la mort du Christ*, suivie de quelques *Hymnes à la Vierge*. Un an plus tard, il signait une belle pièce d'hendécasyllabes (vers de onze syllabes), à la suite d'un poème sur Jeanne d'Arc, le premier de ce genre probablement qu'ait inspiré l'héroïne, & qui renfermait environ quatre mille hexamètres (vers latins composés de six pieds, appelés *mètres*, chacun de deux ou trois syllabes, brèves ou longues). Cette espèce d'épopée historique, sans fiction, — à la manière de la *Pharsale* de Lucain, — avait pour auteur un ami de Macrin, *Valerandus Varanius* (Valerand de la Varanes), d'Abbeville, docteur en théologie, qui florissait comme poète latin dans les premières années du seizième siècle, sous Louis XII & au commencement du règne de François I<sup>er</sup>. Je vais traduire ici les vers de Macrin ; car, sous leurs syllabes latines, on sent battre un cœur français :

« Va, l'aure est heureux & le ciel propice ; va

(1) Des Muses.



sainte fille ! fais le tour de la France ; parcours toutes les villes, entre à tous les foyers.

» Personne qui ne brûle de voir, sur son piédestal latin, grandir ta sainteté ; de voir ta chevelure, en son luxuriant désordre, s'échappant sous un casque à martiale aigrette, courir à flots gracieux sur tes épaules ; de voir, enfin, pressant l'agile destrier, tes pieds munis, que dis-je ? entravés de lourdes bottines qu'à peine supporterait le héros phrygien, Hector lui-même ! Fais tourner la foudre de ton glaive ; darde un trait de ton bras viril ; ou, rivale des filles du Thermodon (1), lance, en plein ennemi, ton fier palefroi qui se cabre : dans son enthousiasme retentissant, la France en masse t'applaudira comme un cirque, elle & tous ceux que ne dévore pas une haine sinistre.

» Va, l'augure est heureux & le ciel propice ; va, sainte fille ! fais le tour de la France ; parcours toutes les villes, entre à tous les foyers.

» C'est toi que Varanius, cet honneur de la littérature, — ce flambeau de la Muse latine, — cette gloire de Minerve Actéenne, — ensevelie que tu étais dans des ténèbres mystérieuses, a su ramener à la sérénité du jour. C'est toi qu'il nous montre si chagement attrayante, sous le péplus latial & la tunique virgilienne. Grâce à lui, partout où se porteront tes pas, tu paraîtras plus imposante & plus belle, sans craindre l'insolence des blasphémateurs ni la dent venimeuse des reptiles : le fouet triumviral est là, pour balayer toute cette tourbe !

» Va, l'augure est heureux & le ciel propice ; va, sainte fille ! fais le tour de la France ; parcours toutes les villes, entre à tous les foyers. »

A cette occasion, notre lyrique remplaça son premier surnom de *Materne* par celui de *Macrin*, que dès lors il adopta d'une manière définitive. Il le fait suivre ordinairement de l'adjectif local *Loudunois* (de Loudun), comme s'il eût voulu, par une attention patriotique, associer sa ville natale à la gloire qu'il espérait pour lui-même. On ne sait pas au juste quel motif a pu présider au choix successif de ces deux surnoms. Peut-être *Materne* (maternel) était-il tout simplement un souvenir de reconnaissance filiale, inspiré par les soins vigilants que son excellente mère avait prodigués à son enfance & à son éducation ; & quant à *Macrin* (comme qui dirait *Maigret*), c'est probablement une allusion plaisante qu'il aura faite lui-même à son peu d'embonpoint. Plus d'une fois, en effet, dans ses poésies latines, Macrin met en avant sa maigreur. Elle était causée sans doute par ses travaux multipliés, par les fatigues de sa vie nomade à la suite d'un roi chevaleresque & aventureux ; peut-être aussi n'était-ce qu'une affaire de tempérament, ce que les médecins appellent une *idiosyncrasie*.

Le docte nourrisson de la Muse antique ne tarda

pas à fixer l'attention de ses contemporains. Il y avait lutte alors entre le moyen âge condamné à mourir & la Renaissance bientôt victorieuse. Mais cette lutte venait à peine de s'engager sérieusement, grâce au renfort de Guttenberg ; les rangs de l'armée littéraire se montraient encore bien clair-semés, tandis qu'au contraire, — pour employer le style du temps, — les *barbares* pullulaient en essaims innombrables. Aussi toute nouvelle recrue, tout conscript de la grande guerre, se voyait-il accueilli par ses vieux compagnons d'armes avec un empressement qui allait jusqu'à l'enthousiasme quand l'acquisition était bonne. C'était à qui tendrait la main au débutant, & si le débutant *promettait*, il pouvait compter sur vingt Mécènes au lieu d'un. Ce fut ainsi qu'Antoine Bohier, ou Bouthier, cardinal-archevêque de Bourges, reçut chez lui le jeune Salmon avec le titre de secrétaire. Il paraît qu'alors le bien-être de tous les jours, la douce incurie du lendemain, la grasse et confortable hospitalité que Macrin rencontra sous le toit du riche prélat, aurait été quelque peu nuisible à ses travaux intellectuels. Lui-même nous en fait confidence avec sa franchise du bon vieux temps ; il nous avoue qu'à ce moment-là « son âme se laissa opprimer par une molle inertie, » & que, « plus assidu aux danses qu'aux études, il abandonna les loisirs des Muses, ces loisirs naguère si doux à son cœur. » Par bonheur, — hâtons-nous de l'ajouter, — cette somnolence de la pensée ne fut chez lui que passagère ; il ne tarda pas à se réveiller de sa léthargie, & revint, plus fervent que jamais, à son culte pour la sainte antiquité, à ces bonnes & sérieuses études d'autrefois, qui vous trempaient les hommes comme de l'acier, caractère & intelligence, tête & cœur.

Macrin demeura chez l'archevêque jusqu'en 1519, année où ce digne prélat mourut. En 1520, notre poète vit s'ouvrir devant lui la maison de René, bâtard de Savoie, comte de Tende & grand-maître de France, mort plus tard, en 1525, des blessures qu'il reçut à la bataille de Pavie. Ce haut personnage lui confia l'éducation de ses deux fils, Claude, comte de Tende, depuis gouverneur de Provence, & Honorat, marquis de Villars. Il daigna même le présenter au roi la même année, & cédant à une aussi puissante recommandation, François I<sup>er</sup> admit le jeune savant à sa cour, au nombre de ses valets de chambre. A première vue, cette qualification pourrait offusquer les lecteurs de nos jours ; mais qu'ils se rassurent. C'était alors un emploi ou plutôt une sinécure des plus honorables, un titre plutôt qu'une fonction. Clément Marot, par exemple, l'un des meilleurs amis de notre poète, s'estimait heureux d'occuper un poste semblable auprès de la sœur bien-aimée du monarque, la belle & spirituelle Marguerite de Valois.

Macrin se voyait donc lancé sur la voie du succès. Deux nouveaux protecteurs vinrent tout à coup grossir la liste déjà nombreuse de ses nobles patrons. L'un était Guillaume du Bellay, sieur de

(1) Les Amazones.



Langey, dont il nous reste d'excellents mémoires historiques sur la première moitié du seizième siècle, ouvrage continué par son plus jeune frère, Martin; l'autre était Jean du Bellay, frère puîné de Guillaume, & alors évêque de Bayeux.

Un événement aussi terrible qu'imprévu apporta, vers cette époque, une compensation cruelle à tant de prospérités : dans l'espace de onze jours, notre poète perdit coup sur coup sa mère, Nicole Tyrel, ses deux sœurs, Françoise & Honorée Salmon, enfin trois neveux, tous victimes d'une épidémie qui ravageait Loudun. Il faut voir, dans ses poésies latines, avec quelle sensibilité navrante le pauvre Macrin déplore toutes ces morts accumulées, surtout celle de sa mère. Pour son âme douce & aimante ce fut une affreuse épreuve, & cette fois la science antique, la chaste compagne de ses veilles, l'austère & divine Pallas aux yeux bleus, lui prodigua vainement ses plus intimes consolations. Heureusement un gracieux amour vint le rendre à la vie, & remplir le vide qui s'était fait autour de lui & dans son cœur. Depuis quelque temps le docte humaniste s'était épris d'une jeune fille de Loudun, à peine âgée de quinze ans, l'innocence & la beauté mêmes, s'il faut en croire les enthousiastes peintures d'un amant & d'un poète. Elle avait nom Guillonne Boursault. Macrin l'épousa en 1528, après une assez longue attente, qui s'explique, du reste, par l'âge encore presque enfantin de la jeune personne.

Au surplus, il avait trouvé un excellent moyen de prendre patience : c'était de se consacrer avec ardeur à l'éducation de sa jolie fiancée, & de s'appliquer à développer lui-même, par tous les moyens possibles, l'intelligence & le cœur de celle qui devait partager sa vie. « Bachelette de quinze ans, lui dit-il dans une charmante pièce de vers, ô toi qui m'es plus chère que mes yeux, je t'en conjure, ose affronter l'ennui des premières études, & sous l'œil fraternel, t'exercer avec les petits livres que, tout récemment, je t'ai fait parvenir. Ce premier pas franchi, grâce à ton zèle, aux soins de ton frère... ce sera mon tour ensuite. Quelle joie de t'initier aux doux mystères des Muses!... Veux-tu savoir, après la tâche que je t'impose, quel prix je réserve à ta diligence?... Un voile, qui doit à la pourpre de Tyr son éclat flamboyant; un chatoyant collier de perles indiennes; six aiguilles d'argent, une bourse brochée d'or de Chypre; & par surcroît, ce passereau mignon qui, chanté par Catulle, fait envie à toute fillette de goût. »

L'année même de son mariage, — notre poète avait alors trente-huit ans, — il publia, par les soins du célèbre typographe Simon de Colines, un léger fascicule intitulé en latin : *Petit Recueil de poésies*, & dédié à son ancien élève, Honorat de Savoie, marquis de Villars. Il y chante, en général, avec un naïf mélange d'érudition & de sentiment, l'ivresse de sa lune de miel.

Deux ans après la publication du *Petit Recueil*, Macrin fit paraître, chez le même libraire-impri-

meur, quatre livres d'*Odes*, adressés chacun à son protecteur Guillaume du Bellay. Il lui consacre notamment les strophes alcaïques suivantes, qui ne sont point les moins belles, & par lesquelles s'ouvre le volume :

« Le chant ravit l'oreille des dieux; quand les thrases font entendre le joyeux paean, ni l'encens accumulé, ni l'immolation des victimes, n'obtiennent leur préférence.

« Le chant, à l'heure où le vin pur égaye les festins, exalte la gloire des héros, des grands hommes qui, par l'exemple éclatant de leur vie, se sont fait un nom dans l'histoire.

« Quand les braves se ruent à la bataille, c'est le chant qui, tour à tour, enflamme ou réprime leur impétuosité; Sparte la guerrière observait jadis cette coutume.

« C'est grâce au pouvoir de la lyre qu'Orphée charma le dieu des enfers, qu'aux accords d'Amphion les pierres s'entassèrent en murailles, & qu'Arion trouva son salut au sein même des flots.

« Riche des trésors dont l'opulente Sicile avait payé ses doctes chants, il retournait, dit la légende, à Corinthe, au foyer d'un roi, son ami;

« Soudain, — ô crime! ô frénésie de l'or! — dévorant des yeux ses dépouilles, les matelots le contraignirent à s'élancer dans l'immense profondeur des mers.

« Mais avant de se précipiter, attaquant du pouce les fibres de sa lyre, pour adoucir l'agonie prochaine, il entonna son chant de mort;

« De là, mollement recueilli sur la croupe écaillée d'un dauphin, à travers l'abîme, il cingla sain & sauf jusqu'à Ténare, jusqu'à la plage tant souhaitée.

« Plus de gloire, à présent, pour la douce voix des Muses, pour les nobles arts de nos pères; aujourd'hui tout âge, tout sexe, toute classe leur préfère les richesses.

« Mais toi, bien loin de partager cette fatale erreur, éloquent Langey! tu réchauffes dans ton sein les Piérides; & ta large munificence ne laisse pas mourir les libérales disciplines.

« Si, dans ce siècle de fer, la France n'eût ouvert en toi comme un port de salut aux poètes, suspendue avec son plectre, la lyre serait muette, & le docte chœur silencieux. »

Parmi les personnes qui me font l'honneur de parcourir ces lignes, s'il en est à qui la littérature allemande soit familière, elles pourront comparer cette ode élégante, où se trouve reproduite l'une des plus dramatiques légendes que la Grèce antique nous ait léguées, avec la ballade qu'Auguste-Wilhelm de Schlegel, l'Aristarque du romantisme, a composée sur le même sujet : *Arion war der Tone Meister*, etc.

Citons encore, parmi les *Odes* que Macrin publia, comme nous l'avons vu, en 1532, la suivante, adressée au roi François I<sup>er</sup>. C'est peut-être son chef-d'œuvre :



« Fier de ses nombreux soldats, César(1) a juré, dit-on, dans les temples de son pays, de livrer au pillage, aux horreurs de la flamme... ton royaume, François!

» Quoi! cette Gaule où, depuis tant de siècles, règnent les Francs; elle qui, toute glorieuse de lauriers, vit trembler à son nom l'Égypte & la triple Arabie,

» Se courberait, esclave, sous le Bourguignon, sous le lâche Flamand!... Vive Dieu! son roi n'est pas mort; il a toujours sa puissance, & ses trésors héréditaires, nerf des combats.

» Il a tout pour vaincre : bravoure & beauté, rehaussées l'une par l'autre; sceptre sans égal, innombrables fantassins, cavaliers innombrables.

» Non! le ciel ne hait pas la France, ni son grand prince au grand nom, jusqu'à souffrir qu'un ennemi sanguinaire les foule aux pieds comme sa proie.

» Enflé des secours de l'Angleterre, fier de sa belliqueuse jeunesse de Souabe & d'Espagne, il prétend, cet Auguste, mettre à sac nos bonnes villes? Vaine menace!

» Dans sa fureur aveugle, il oublie son bisaïeul (2); ce fier soudard, qui, provoquant deux peuples à la fois, tomba sous les coups de la Lorraine & de l'intrépide Helvétie.

» N'hésite plus, grand roi : hésiter serait infâme. Aux armes! En avant pour la guerre sainte! Cours défendre tes enfants & la patrie;

» Cette patrie, la plus florissante que, là-haut, contemplent les regards de l'Ourse, des bords glacés du Danube & du Tanais aux confins de l'Atlas, aux Syrtes mauresques. »

Macrin était alors dans toute la force de son talent. Cette période fut courte, beaucoup trop courte, hélas! car, après la publication de ses *Hymnes* de 1537, il ne fit plus que déchoir, & je l'avoue avec peine, dans ses dernières poésies, celles de ses vieux jours, — qui malheureusement

sont les plus nombreuses, — il y a bien peu de véritables inspirations à glaner.

N'insistons pas, et revenons bien vite à la période glorieuse de l'*Horace français*.

La brillante position qu'il occupait à la cour, sa haute renommée littéraire de poète latin, — à une époque où la poésie latine avait presque le pas sur sa sœur cadette, la muse nationale, — le mirent bientôt en relation directe avec les hommes les plus illustres de son temps. La liste en est longue : Érasme, Budé, Thomas Morus, Germain Brice, Clément Marot, Mellin de Saint-Gelais, Pierre Danès, Estienne Dolet, Rabelais, le savant grec Lascaris, & en dernier lieu Michel de l'Hospital, qui lui consacra une de ses épîtres latines, conçue en des termes où il est facile de reconnaître une profonde estime & une vive affection.

Si l'on veut se rendre compte de l'amitié cordiale qui unissait notre lyrique au célèbre auteur du *Pantagruel*, on n'a qu'à lire la pièce de vers suivante, adressée à François Rabelais de Chinon, médecin très-habile :

« J'ai presque, Rabelais, le même sol natal que toi : car la contrée de Chinon fleurit dans le voisinage des noyers de Loudun.

» C'est le même air que respirent mes compatriotes & les tiens; notre ciel est d'une égale sérénité; nos campagnes sont également grasses, nos mœurs également douces.

» Cette mutuelle proximité des lieux qui nous ont vus naître est déjà pour nous un aimable lien; mais ton mérite littéraire est un nœud plus puissant encore.

» Car, parmi tes frères de Chinon, c'est à toi surtout, Rabelais, que Dieu, que la favorable nature ont départi tout ensemble science élégante & fine plaisanterie;

» A toi surtout qu'ils ont prodigué tous les trésors de la grâce attique & d'une encyclopédique érudition, avec la riche connaissance des deux langues savantes... »

JOSEPH BOULMIER.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Charles-Quint.

(2) Charles le Téméraire.





## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

## M. DE BÉRULLE &amp; LES CARMÉLITES EN FRANCE

1575 — 1611

PAR MONSIEUR L'ABBÉ HOUSSAYE

Prêtre du clergé de Paris (1).

**A**PRÈS le long ébranlement produit en Europe par la Réforme du seizième siècle, les guerres sanglantes qu'elle avait produites, la commotion qu'elle avait apportée dans la société & dans la famille, il se fit un grand apaisement, & Dieu permit que dans les contrées demeurées fidèles à l'antique foi, il y eût comme un printemps, un renouveau de science & de piété, Renaissance véritable, plus splendide que celle des Médicis, car Dieu sculptait son image dans les âmes, tandis que les artistes imitateurs de la Grèce, sculptaient seulement l'effigie de l'homme dans le bronze ou le marbre. La France surtout fut admirable; sous le règne de Henri IV, sous celui de Louis XIII, les noms les plus beaux, les plus glorieux, ceux qui rappellent les souvenirs les plus nobles de dévouement & de vertu, constellent le ciel de notre église: c'est saint Vincent de Paul, l'apôtre de toutes les bonnes œuvres, le cœur chaud qui a allumé parmi nous un foyer d'inextinguible charité; c'est Boudon, c'est monsieur Olier, monsieur Bourdoise, exemples vivants du clergé, monsieur de Condren, qui, selon saint François de Sales, était digne de parler avec les anges; c'est le Père Bernard, dit le *pauvre prêtre*, qui refusa les faveurs de Richelieu & ne voulait d'autres grâces que celle d'accompagner toujours les criminels à l'échafaud; dans des conditions plus humbles, c'est le *bon Henri*, qui s'occupait avec tant de zèle de la sanctification des ouvriers: c'est le frère Claude le Glay, qui consumait sa vie au service des pau-

vres; en province, c'est le baron de Renty, aussi austère que charitable; c'est monsieur de la Dauvessière, qui, du fond de l'Anjou, ne s'occupait que de la conversion des Indiens & de la civilisation du Canada; c'est le marquis de Fénelon, si saint, si brave & si ennemi des duels; ce sont toutes ces saintes femmes, les mères des pauvres, la gloire de l'église, l'honneur de leur race: mademoiselle Le Gras, la fondatrice des filles de la Charité; madame de Miramion, madame de Pollalion, mademoiselle de Lamoignon, madame Hélyot, ces grandes âmes qui furent le refuge de toutes les misères de leur époque; & au milieu de cette sainte pleiade de prêtres & d'âmes toutes vouées au bien, a paru avec un éclat singulier monsieur de Bérulle. La génération présente ne connaît guère ce nom, & pourtant, a dit un de nos contemporains, « si beaucoup d'hommes ont été plus illustres, peu d'hommes ont été plus grands. Beaucoup d'écrivains ont agi plus visiblement sur les hommes, peu d'écrivains ont été plus profonds (1). » Bérulle fut avant tout prêtre & théologien; il scruta les plus profonds mystères de notre foi, & unit à sa science & à sa doctrine une vertu admirable.

Ce n'est pas cependant en cette qualité d'écrivain théologique que monsieur de Bérulle est envisagé dans le livre que nous recommandons à votre attention. Écrit avec beaucoup de soin, appuyé sur de profondes recherches, ce travail n'embrasse que la première partie de la vie de ce saint prêtre, ses études, sa vocation au sacerdoce, ses premiers & généreux travaux dans la vigne du Seigneur & enfin, la grande fondation à laquelle se rattache son nom & son souvenir. Les éclatantes vertus de sainte Thérèse avaient rempli d'admiration non seulement l'Espagne, mais la France & l'Italie; la doctrine de la sainte, sa réforme austère, ses vertus d'immolation & de sacrifice revivaient chez ses filles, & monsieur de Bérulle conçut le dessein d'amener en France des Carmélites espagnoles & de doter notre pays de cette grande œuvre de pénitence & de réparation. Il trouva autour de lui

(1) Un très-beau volume in-8°, chez Henri Plon, 10, rue Garancière, Paris. Prix : 6 fr.

(1) E. Hello.



un puissant concours; la Cour romaine & la Cour de France entrèrent dans sa pensée; rempli d'espoir, il se mit en route pour l'Espagne, & alla prier les filles de sainte Thérèse de ne pas refuser leur présence au royaume des lis. Rien ne paraissait plus facile que cette démarche, & d'avance son succès semblait assuré; pourtant, il faut lire dans le volume de monsieur Houssaye les incidents & les péripéties de ces longues négociations. Les Carmélites voulaient bien, mais leurs supérieurs, les Carmes déchaussés, refusaient absolument l'obédience, & il fallut l'énergique persévérance de *Don Pèdre* (monsieur de Bérulle) & du légat du Saint-Siège, pour enlever six religieuses à leurs monastères.

Le voyage vers la France commença alors, mais avec quelles aventures! ce ne sont que mules débouchant au bord des précipices, carrosses & litières versant dans les torrents, auberges aussi dépourvues qu'un caravansérail d'Asie, n'ayant pas même le morceau de pain qu'il faut au souper d'une Carmélite, & châteaux presque aussi pauvres que les auberges. Enfin, après un long & périlleux voyage, les voyageuses arrivèrent en France. Quelle surprise! elles croyaient (on le leur avait ainsi persuadé) toute la France livrée à l'hérésie, elles pensaient marcher au martyre; mais dès qu'elles eurent passé les Pyrénées, elles furent environnées de respects infinis... à leur approche on sonnait les cloches, les peuples arrivaient pour les voir, on se mettait à genoux sur leur passage, & ce fut parmi ces témoignages extraordinaires qu'elles arrivèrent à Paris, où les attendaient madame Acarie (1) & plusieurs jeunes filles qui aspiraient à devenir filles de sainte Thérèse. Le premier monastère fut fondé à Paris, le second à Pontoise; la description de ces maisons de prière, la biographie des premières Carmélites françaises offrent le plus vif intérêt. Déjà monsieur Cousin avait signalé à l'admiration du monde le plus éclairé ces âmes courageuses, qui, dédaignant tous les biens d'en bas, n'avaient voulu & cherché que Dieu — Dieu dans la souffrance & l'adoration, en attendant qu'une autre vie le leur donnât dans l'adoration & la joie. C'est mademoiselle de Fontaines, fille d'un ambassadeur, la marquise de Bréauté, dont la beauté avait enchanté la Cour, mademoiselle de Virole, dont l'esprit charmant se montrait même sous l'austérité de sa nouvelle vie, mademoiselle de Cossé-Brissac, si chérie de ses compagnes; c'est madame de Bérulle, la mère du fondateur, qui, à près de soixante ans, prit le voile & montra dans la vie religieuse la candeur & la soumission d'une enfant; mademoiselle d'Épernon, la plus grande héritière de France, qui avait renoncé à tout pour le manteau blanc & le voile noir de sainte Thérèse; mademoiselle du

Vigen, qui vint oublier au Carmel l'amour du grand Condé.

Que d'autres noms on pourrait citer! car ces premières maisons du Carmel, fondées par monsieur de Bérulle, sont les mères de toutes les maisons françaises, de celles où Louise de la Vallière cacha son repentir, de celle où madame Louise abrita son innocence, de celles qui aujourd'hui encore attirent tant de vocations.

Nous recommandons cet excellent ouvrage aux femmes qui aiment les lectures sérieuses, & plutôt à Dieu que nous puissions inspirer le goût des saines & fortes lectures à toutes celles qui parcourent ce recueil! Il est dans la culture de l'esprit un plaisir pur, une jouissance intime qui font oublier bien des peines; on vit dans le passé, on s'entretient avec les belles âmes & les nobles esprits qui n'existent plus que dans les livres, on oublie les ennuis des jours présents, on apprend à dédaigner leurs petits plaisirs & parfois à se consoler de grandes peines.

## MARGA

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).

Nous avons dit à nos lectrices (2) l'histoire dramatique de ce vieux savant, que les ignorants nommaient *ce pauvre vieux*, & de son aimable petite-fille, Marguerite. Nous les avons vus soumis à toutes les épreuves de la pauvreté, méconnus, & ne trouvant d'appui sur la terre que dans leur dévouement mutuel. Nous les revoyons heureux & riches, les inventions du savant sont couronnées de succès, l'argent afflue entre les mains bienfaisantes de *Marga*, les demandes en mariage abondent, & fidèle aux secrètes inspirations de son cœur, elle choisit son cousin Robert, qui l'a distinguée, quand elle, perle précieuse, n'était pas serties dans l'or. Elle va l'épouser; pourtant, à la veille des fêtes nuptiales, des ombres de tristesse passent sur le ciel de son bonheur: elle se demande si l'amour humain pourra remplir son cœur, elle se demande si le jeune époux saura aimer comme elle ce vieillard auquel elle a consacré sa vie; elle se demande si, en épousant Robert, elle ne brise pas le cœur d'une autre jeune fille, sa parente & son amie. Dans la soirée qui précède le mariage, le *pauvre vieux*, l'aïeul de Marguerite, succombe à un terrible accident. Foudroyée &

(1) Chez Lecoivre, 90, rue Bonaparte. Paris, prix : 2 francs.

(2) Voir année 1870 du *Journal des Demoiselles* page 69.

(1) Voir année 1872, mois d'avril.



éclairée à la fois, elle se détache de tous les biens terrestres, elle renonce au mariage & elle va demander à Dieu même le repos de son âme déchirée & combattue.

Ce charmant récit, plein de verve & de cœur, est digne de celui qui l'a précédé, & digne de son aimable auteur.

---

## BULLETIN CATHOLIQUE

RÉDACTEUR EN CHEF : MONSIEUR ANTONIN RONDELET (1).

Notre collaborateur, monsieur Antonin Rondelet, n'est pas seulement un écrivain des plus distingués, dont la plume souple, claire, énergique, rend lucides les questions les plus ardues de la philosophie ou de l'économie politiques, un spirituel romancier, un critique littéraire d'une haute portée; il est plus & mieux encore, il est un chrétien plein de zèle & d'ardente charité. Il a vu de près le pauvre peuple, ce pauvre peuple de France si bon jadis, & que les sophistes, les corrupteurs, les menteurs ont si profondément égaré; & saisi d'une noble compassion, il voudrait répandre la vraie lumière dans les masses populaires, & les détourner des voies funestes, des doctrines subversives vers lesquelles on les entraîne. La presse a fait beaucoup de mal, la presse pourrait faire beaucoup de bien, & cette idée l'a amené à pu-

(1) Un numéro par semaine, prix : 10 centimes ; le numéro, au bureau, 1, rue du Vieux-Colombier. Paris, un an, 5 fr. 50. — Départements, 8 fr.

blier le *Bulletin catholique*, destiné à éclairer, à détromper les amis égarés qui lui sont si chers.

Il le dit en termes excellents :

« Si nous avions seulement le courage ou le loisir d'entrer, chaque semaine, dans telle maison où toute une famille est disposée à nous entendre & à nous aimer, comme il nous serait facile, en quelques heures de conversation, de rectifier ses préjugés, d'éclairer ses erreurs, de relever ses espérances, & dans tous les cas, à défaut d'autre résultat, de rendre agréables pour eux ces instants où nous aurions pris la peine de leur tenir compagnie!... Hélas! avec les inquiétudes qui nous préoccupent, les affaires qui nous envahissent, les devoirs qui nous commandent, il est malheureusement bien peu d'entre nous qui pratiquent envers le prochain cette aumône toute puissante de la parole.... Ce que vous ne pouvez faire par vous-même, ce qui vous aurait demandé trop de temps, de persévérance & de sacrifices, devient pratique & aisé au moyen du *Bulletin catholique*. Il vous est facile dorénavant, au moyen d'un sacrifice bien léger & bien imperceptible, de faire entendre une fois par semaine, cinquante-deux fois par an, de bonnes & fructueuses paroles à tous ceux auxquels parviendra le *Bulletin*... »

Nous devons abrégé, malheureusement, mais nous osons espérer que nos lectrices ne resteront pas indifférentes à l'appel d'un homme de cœur, & qu'en songeant au mal affreux que fait autour de nous la mauvaise presse, elles voudront encourager une œuvre aimable, excellente, approuvée par Pie IX & recommandée par l'évêque. — Le *Bulletin catholique* est très-varié, & aussi amusant qu'il est bon.

M. B.

---

## LETTRES A NATHALIE

### DOUZIÈME LETTRE

#### Sur le Jeu

**V**ous avez grand tort, ma chère Nathalie, de m'interroger ainsi à bout portant, comme vous l'avez fait hier au soir chez madame de Rivery. Il était facile de voir que j'étais déterminé à ne pas répondre

à vos questions. Je puis bien, ma chère cousine, vous adresser mes observations à vous-même, parce que je vous aime & parce que je vous sais capable de les entendre; mais c'est là, croyez-le bien, une faveur que je ne ferais pas à tout le monde. Vous connaissez depuis longtemps ma maxime favorite: « On ne doit la vérité qu'aux personnes capables de la mettre à profit. »

Trouvez-vous, d'ailleurs, qu'il eût été de bien bon goût de rompre en visière à ce que vous me disiez dans un salon où nous étions entendus de



vingt ou trente personnes ? S'il faut tout vous dire, ma chère enfant, je vous soupçonne un peu, en cette occasion, d'avoir exploité à votre profit l'impossibilité évidente où je me trouvais d'avoir avec vous mon franc-parler habituel. Comme j'ai la réputation d'être très-sincère, vous avez ainsi fait passer au compte de votre opinion le silence que les convenances m'imposaient.

Bien m'en a pris de m'être dominé jusqu'au bout & de n'avoir point éclaté. Je ne sais si, avec toute mon habitude de me contenir, je n'aurais point fini par donner à mon blâme une forme trop vive & trop peu parlementaire.

Ici, vous me ferez remarquer à bon droit, ma chère cousine, que je n'ai pas l'habitude de tant tourner autour du fait. Vous avez mille fois raison ; mais je sens que je suis ému, & je ne voudrais pas que mon émotion passât dans cette lettre.

Supposons donc que vous êtes en dehors de ces reproches ; expliquons-nous, comme si vous n'étiez point partie intéressée. Ne parlons même pas de vos trois cousines, mesdemoiselles de Riverly, mais seulement de ces jeunes gens, de ces jeunes personnes, des jeunes femmes dont le salon était peuplé.

Vous rappelez-vous bien comment la discussion s'est engagée ?

Madame de Riverly, toujours bonne & toujours aimable, de cette bonté & de cette amabilité qui demandent au moins cinquante ans, avait entrepris de recruter une table de whist pour permettre au commandeur de Saint-Grégoire de faire chez elle sa partie habituelle.

Elle a donc pris en mains quatre cartes suivant les traditions reçues, & elle s'est donné la peine de les colporter elle-même dans tout le salon, après en avoir fait accepter une au commandeur & une autre à sa tante madame de Tallende.

Avez-vous bien vu ce qui s'est passé ?

J'aime mieux ne pas vous le redire ; aussi bien je m'échaufferais mal à propos, & j'ai résolu de rester calme.

N'est-il pas bien fâcheux que, dans un tel salon, on ne trouve plus deux personnes de bonne volonté pour s'acquitter vis-à-vis de la maîtresse de maison d'un acte de stricte politesse, en même temps que pour ne point manquer de respect & de déférence à l'égard de deux personnes de cet âge & de cette considération ?

N'allez pas me répondre, Nathalie, ce que je sais tout aussi bien que vous, mieux que vous. Oui, le commandeur est vraiment insupportable au jeu. Il y perd, comme beaucoup de personnes du reste, ce savoir-vivre, ce bon ton, cette exquise politesse dont il peut passer pour un modèle accompli. Il devient grondeur, entêté, querelleur, défendant à son partner de dire un mot en dehors du jeu, &, l'instant d'après, posant lui-même les cartes sur le tapis pour se livrer sans pitié à des digressions interminables ; impatient ou boudeur

lorsqu'il perd ; triomphant jusqu'à la plaisanterie & au mauvais goût lorsqu'il est en veine. J'ai assez souffert de ses boutades pour être en droit d'affirmer que je les connais, & j'y ai déployé assez de patience pour avoir le droit de conseiller aux autres ce que je pratique moi-même avec lui depuis si longtemps.

Au reste, brisons sur ce point & n'insistons pas davantage. Je puis regretter de voir se perdre en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, les vieilles traditions de l'urbanité française. Il paraît qu'il est admis, à l'heure présente, de faire littéralement la moue & de décliner la prière d'une maîtresse de maison qui vous demande un acte de courtoisie. Je n'ai rien à dire à cela, & je ne professe assurément pas la prétention de corriger la mauvaise éducation de ceux qui sont tombés là.

Mais n'êtes-vous pas, ma chère Nathalie, dans la catégorie plus nombreuse de ceux qui, pour n'avoir pas à s'acquitter, au besoin, de cette corvée, se gardent soigneusement d'apprendre aucun jeu, & refusent par système de se rendre capables de tenir les cartes, même dans une partie de famille ?

J'étais l'autre jour au cercle, où je ne vais guère, & où par principe je ne joue jamais. J'y trouve un de mes meilleurs amis, un fort galant homme, père de famille, & qui voit s'asseoir, tous les jours, à ses côtés trois grandes filles & deux garçons.

Mon ami était fort ému ; je ne tardai guère à m'en apercevoir. Je n'avais pas besoin de lui demander le sujet de cette émotion. Il était précisément dans cette disposition d'âme où le cœur cherche un confident pour s'ouvrir.

Il m'avoua donc très-franchement qu'à la suite de plusieurs parties malheureuses, il avait perdu successivement des sommes de quelque importance, & que sa femme, à qui il en avait loyalement fait l'aveu, n'avait pu, malgré toute sa discrétion, s'empêcher de lui en témoigner sa surprise en même temps que sa contrariété.

« Mon cher, » me disait-il non sans quelque fondement, « on aurait bien tort de voir en moi un joueur de profession, ou rien qui y ressemble. Je suis tout simplement, comme tant d'autres, un homme accablé par ses affaires de tous les jours, & qui cherche un moyen de ne point rester tout à fait oisif pendant la soirée, sans prendre cependant la peine de se dépenser encore. Lorsque j'ai travaillé, depuis le matin jusqu'au soir, à des occupations aussi absorbantes que les miennes, il me faut absolument, comme hygiène intellectuelle, autre chose qu'un simple détente & qu'une inaction complète. J'ai besoin encore d'un aliment pour mes facultés, & cet aliment, je le trouve dans les combinaisons d'un jeu de calcul. C'est pour moi un moyen facile & commode de me détacher de mes propres pensées, à la condition toutefois que j'aurai devant moi un adversaire sérieux, intéressé au plaisir de gagner, & que je ne serai pas réduit par une escrime solitaire à tirer perpétuellement au mur. »



J'aurais voulu, Nathalie, interrompre cet entretien, car je voyais bien venir les lamentations & les récriminations à la suite du récit, & je puis vous certifier, ma cousine, que j'éprouverais quelque embarras à répéter ici ce que j'ai entendu. Il est vrai qu'un père est toujours excusable lorsqu'il se plaint de ses enfants, le cœur serré & les larmes aux yeux.

Mon ami trouve justement qu'il ne suffit pas à de grandes jeunes personnes de dire qu'elles ne savent pas jouer, lorsqu'on a offert de le leur apprendre & lorsque leur éducation comporte tant d'autres efforts & tant d'autres dépenses. Il n'est pas très-essentiel qu'une femme termine, bon gré, mal gré, au nez de son mari, une tâche de broderie qu'il lui a plu de s'imposer. Il n'est pas très-convenable ni très-gracieux, qu'au lieu de s'ingénier pour sortir de cette inutilité paresseuse & égoïste, on s'y complaisse comme dans un refuge & qu'on s'y abrite contre toute tentation de complaisance & d'amabilité.

Pour moi, Nathalie, je vous dis très-carrément ma pensée. J'estime que c'est non-seulement un acte de haute convenance de se mettre en mesure & de se tenir à la disposition des personnes plus âgées, mais j'y vois un des devoirs les plus essentiels de la vie.

Les jeunes filles, ma chère cousine, ne sont déjà que trop portées, sous prétexte de réserve & de retenue, à se bâtir un petit intérieur d'égoïsme & de détachement. Elles ne se dispensent que trop de la bonne grâce, sous couleur d'avoir de la tenue & de se maintenir à distance de toute familiarité. Rien de mieux assurément, & je ne suis pas de ceux qui préconisent ou qui tolèrent aucune liberté dans les allures. Je ne trouverai jamais qu'une jeune fille en fasse trop sur ce chapitre-là.

C'est justement parce que je suis partisan, à cet endroit, de toutes les sévérités & de toutes les réserves, que je trouve plus convenable & plus nécessaire pour une jeune personne, & ensuite pour une jeune femme, de se trouver dans un contact immédiat avec des personnes plus âgées, auprès desquelles elles ont tant à gagner de ce qui leur manque.

Il faut vraiment tout le sans-gêne de la nouvelle morale pour se tirer d'affaire en alléguant que le jeu ne vous amuse point. Je ne crois pas que, depuis votre première enfance, on vous ait jamais demandé, dans toute votre éducation, s'il fallait mesurer l'obligation de remplir un devoir à l'espérance de s'en amuser.

Eh bien! j'admets, tant qu'il vous plaira, qu'une partie de whist n'a rien pour vous d'attrayant ni d'agréable; qu'une partie de dominos & que la perspective d'un piquet vous inspirent une véritable horreur.

Je ne peux pas, ma chère Nathalie, vous faire de concession plus grande, & je me sens bien à l'aise pour en raisonner avec vous.

Je trouve, si vous voulez que je l'ajoute encore,

cette aversion toute naturelle, pour deux motifs bien différents, & dont l'un des deux au moins est tel qu'il dépend de vous de le faire disparaître.

Ces calculs sans but & sans intérêt ne sont guère de votre âge. Il vous semble, avec la sévérité naturelle à la jeunesse, que c'est là du temps bien mal employé. Comme la plus grande partie de notre journée s'est consumée souvent en visites ou en promenades, vous trouvez tout simple de prendre, quand vient le soir, une revanche quelconque contre cette longue oisiveté.

Je laisse à votre délicatesse le soin de prononcer, sans autre conseil que celui de votre cœur, si le temps que vous donneriez à un père, à un oncle, à une grand'mère, ne serait pas mieux employé qu'à un feston de broderie ou à une lecture frivole. Ces sortes de jugements ne souffrent pas la discussion, & je plains celles qui n'auraient pas, à défaut de tendresse pour les prononcer, assez de bon sens pour les reconnaître.

Mais ce qui rend pour vous la tâche rude & ce qui paralyse d'avance toute tentative de bonne volonté de votre part, c'est que vous ne connaissez pas ou que vous connaissez mal le jeu auquel on vous met malgré vous. Ce perpétuel sentiment d'une infériorité irrémédiable ne laisse pas d'avoir quelque chose de pénible. En définitive, vous en êtes réduite au rôle de fâcheuse. Vos compagnons eux-mêmes, gens bien élevés, pour lesquels le gain est la moindre des choses, loin de profiter à plaisir de votre faiblesse, aimeraient beaucoup mieux perdre leur argent, à la condition d'avoir devant eux un adversaire capable de les combattre & de les vaincre.

Qu'arrive-t-il alors, ma chère cousine? C'est qu'au lieu de redoubler d'attention pour compenser un peu ce défaut de science, on ne manque pas d'ordinaire de traiter la partie avec une sorte de légèreté & de dédain. On finit, pour sauver sa vanité compromise, par se réfugier dans une indifférence affectée. On pose en homme à qui d'aussi misérables distractions paraissent à peine tolérables. On se donne les allures d'un personnage supérieur qui consentirait à renvoyer leur balle à de petits enfants.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Nathalie, combien cette attitude est de mauvais goût. Je trouve plus impertinent encore de s'asseoir devant une table de jeu pour y narguer en quelque sorte ses partners, que de refuser décidément sa présence & de décliner cet acte de politesse.

Le plus simple & le meilleur, ma chère cousine, c'est de ne pas s'exposer à cette fausse situation, où, pris entre notre mauvaise humeur & notre amour-propre, nous finissons inévitablement par faire une sorte figure.

Je voudrais, je le dis carrément, qu'il entrât dans l'éducation la plus sérieuse & la plus nécessaire d'une jeune personne, de s'initier de très-bonne heure aux différents jeux qui occupent dans un salon les loisirs de la bonne société. Je ne



reculerais pas du tout devant la perspective de mettre entre ces blanches mains un cornet de trictrac. J'initierais mes filles aux combinaisons des dames, &, en tant qu'elles en seraient capables, aux mystères des échecs. Je voudrais les mettre en mesure de s'asseoir en quatrième à une table de whist, sans gêner ni dépareiller une partie de moyenne force. Je tiendrais à ce qu'une personne âgée fût toujours sûre de trouver en elles une ressource pour le piquet.

Ne vous y trompez pas, Nathalie, il y a dans cette ignorance qu'on affecte & dans cette incapacité à laquelle on se résout, encore plus de préméditation que de laisser-aller, encore plus de paresse que d'impuissance. Beaucoup de jeunes filles ont eu, par intervalle, je n'en doute pas, une vue confuse de ce que je viens de dire; il leur est arrivé de s'appliquer pendant quelques minutes aux conseils qu'on pouvait leur donner. Seulement, ce bel effort n'a pas duré & surtout n'a pas abouti. Leur petite vanité s'imaginait qu'après quelques instants elles allaient être de première force. Elles auraient consenti à tenir les cartes si elles avaient su y briller comme ailleurs, si elles avaient pu sans peine y conquérir autant d'admiration que leur beauté leur vaut de sourires. Mais quant à se résigner à quelque suite, c'était leur en demander plus que ne comportent leurs habitudes d'indifférence & d'inaction.

Je ne suis pas de ceux qui regardent l'amabilité chez les femmes comme un vain mot, ou comme une mise en scène habile de leurs avantages physiques. L'amabilité, pour valoir davantage, doit coûter plus cher. Elle ne se compose pas seulement de triomphes matériels. Je la regarde au plus haut point comme une conquête morale de l'âme, &, pour moi, elle résulte plus encore des vertus qu'on pratique que des agréments qu'on déploie. Sans parler du passé auquel on a toujours mauvaise grâce de revenir lorsqu'on s'adresse à votre jeunesse, je connais encore parmi vous telle de vos amies, qui tient, à l'usage de sa famille, un véritable répertoire des talents les plus variés. A quinze ans, elle jouait fort passablement le piquet avec son aïeule; une année après, elle tenait tête aux dominos à son père qu'une cataracte rendait presque aveugle. Elle faisait, au choix de ses oncles, le troisième *au mort*, ou le quatrième au whist, & le vieux curé trouvait à la campagne qu'elle n'avait pas sa pareille pour caser au trictrac. Ce sont là, ma chère cousine, malgré la frivolité de cette application, des vertus solides; il a fallu à votre amie beaucoup d'énergie & de soins pour en venir là, & je vous assure qu'il ne faut pas moins de mérite pour les pratiquer vis-à-vis de gens aussi peu divertissants.

C'est ainsi, vous dirai-je en me laissant aller à mes instincts de philosophe, que le devoir s'introduit dans la vie, même sous cette forme inattendue; comme aussi, par une loi contraire & non moins inévitable, la mauvaise grâce de tant de gens

n'est pas, comme ils voudraient le faire croire, ou de l'indifférence ou de la supériorité, mais un bel & bon égoïsme dont on ne manque pas de leur faire porter la responsabilité.

Là-dessus, ma chère Nathalie, il ne me reste plus qu'à vous offrir mes services. S'il vous convient de vous mettre sérieusement à cette entreprise de savoir-vivre, je me tiens à votre disposition pour vous instruire de tous ces jeux, non point par la routine, laquelle coûte un loisir précieux, mais par les principes qui demandent peu de temps pour être connus & pratiqués. Même dans cette occupation un peu frivole de nos désœuvrements mondains, on peut leur appliquer ce que le philosophe Aristote disait dans l'ordre de la science, que les principes suffisent pour connaître & pour dominer les faits particuliers. Il vous suffira donc d'apprendre les règles de chaque jeu comme une tirade de vers ou un chapitre de géographie; & vous pourrez vous vanter, Nathalie, d'avoir acquis, par un effort si simple & si peu coûteux, une supériorité réelle sur la plupart des femmes de votre temps.

Je vous serre bien cordialement la main,

Votre cousin affectionné,

ANTONIN RONDELET.

---

### TREIZIÈME LETTRE

---

## SUR LA MUSIQUE EN SOCIÉTÉ

---

Ma chère Nathalie,

Hier au soir je vous parlais du jeu & de la part qu'il faut lui accorder non pas dans les divertissements, mais dans les occupations & jusque dans les devoirs de votre vie. Je reprends, ce matin même, la plume que j'ai laissée sur mon secrétaire, & je vous écris de nouveau pour vous répéter, à propos de la musique, des remarques & des recommandations semblables.

Ici je me sens plus à mon aise, ma chère Nathalie. Votre gracieux talent de peinture paraît vous suffire, & vous avez à peine fait quelques excursions & quelques essais dans le domaine du chant & de la musique instrumentale. Je puis vous assurer, pourtant, en dépit de votre modestie, qu'on a beaucoup de plaisir à vous écouter. Ce nocturne que vous nous avez fait entendre avant-hier prend sous vos doigts une expression charmante. Attachez quelque prix à ce



compliment, ma cousine; vous savez combien je suis difficile lorsqu'il est question de l'art, & il y a bien longtemps que je n'en ai dit autant à personne.

Quoique vous mettiez beaucoup de grâce à jouer quand on vous en prie, je crains, ma chère enfant, que vous ne soyez pas aussi complaisante ni aussi empressée pour tout le monde que pour votre vieil ami. Il m'est revenu d'une façon indirecte que vous vous étiez laissée aller à imiter parfois les allures de certaines de nos jeunes filles d'aujourd'hui. Vous avez tout à gagner, Nathalie, à rester vous-même, & à suivre en ce point comme dans tout le reste, les vieilles traditions du savoir-vivre que vous me permettez de vous rappeler ici.

Molière s'est beaucoup moqué, dans la comédie bouffonne intitulée: *la Comtesse d'Escarbagnas*, de ces politesses de province, déjà ridicules à Paris du temps de Louis XIV. Il ne faut pas confondre avec le savoir-vivre ce cérémonial empesé, renfermé dans un certain nombre de formules bizarres, de compliments extravagants, de dissimulations affectées. Le véritable bon ton est plus simple, & le dernier mot de la politesse la plus exquise n'est guère autre chose que la perfection du naturel.

On comprend dans une certaine mesure qu'il ne paraisse pas entièrement possible de se lever au premier mot & d'aller s'asseoir au piano lorsque la prière nous en est faite. Une déférence tout à fait trop prompte, un empressement trop marqué, ressembleraient à une recherche des applaudissements, & la complaisance même doit passer après le sentiment discret d'une juste réserve. Il y a donc là, à la rigueur, quelque place pour une hésitation de bon goût. Sans rien dire qui ressemble à un refus, ou qui sente l'excuse banale, il est peut-être admissible qu'on attende d'être priée une seconde fois.

Vous sentez bien, ma chère enfant, que, malgré moi, mon langage s'embarrasse, & que ma parole ne conserve pas aujourd'hui, en vous écrivant, sa netteté & sa décision ordinaires. Ne vous en étonnez pas trop. Je ne sais comment rendre des concessions qui dépassent ma pensée. Je fais ce que je peux pour ne pas rompre trop ouvertement en visière avec les préjugés reçus, & pour ne pas soulever contre moi une tempête de jeunes filles; mais s'il faut vous dire le dernier fond de ma pensée, j'estime que les choses doivent presque toujours se passer différemment.

Lorsqu'on voit dans un salon des personnages graves interrompre leur conversation, le silence s'établir comme par enchantement, et l'attention universelle se concentrer sur une jeune fille, il faudrait que celle-ci, si elle était raisonnable, voulût bien se persuader qu'on lui fait en définitive une faveur, & que rarement elle est au niveau de cette importance.

Lorsqu'une pareille société ou dans cette société

quelque personne âgée, organe de la bienveillance universelle, exprime le désir d'entendre un morceau de piano ou de chant, il est bien convenu sans doute que cette compagnie demeure l'obligée de la jeune virtuose; mais en définitive, lorsqu'on lui témoigne ainsi le désir de l'écouter et qu'on lui adresse la prière de se faire entendre, il n'est pas contestable que les auditeurs lui fassent l'avance de leur intérêt.

Ajoutez encore, Nathalie, à l'appui de mon opinion, une autre circonstance qui la confirme. Le plus souvent, ce n'est point devant une réunion banale d'indifférents que la jeune fille est ainsi appelée à faire preuve de bonne volonté, mais devant sa propre famille, dans un tout petit cercle de parents & d'amis, le plus ordinairement dans une veillée intime, devant quelque cousin ou quelque tante âgés, devant un frère aîné, un père, des sœurs. Je suis fâché d'avoir à le dire, ma chère Nathalie, mais j'ai cru remarquer que beaucoup de jeunes personnes semblent prendre à tâche de se montrer plus particulièrement maussades dans cet étroit sanctuaire du foyer domestique. Elles daigneraient peut-être se mettre en frais pour quelque étranger amené par le hasard d'une invitation; elles n'oseraient point se montrer trop revêches; & moins pour obtenir des compliments que pour éviter des critiques, elles ne feraient pas trop de façons pour se mettre au piano. Mais dès qu'il s'agit seulement de l'agrément de leur père, de leur oncle, de quelques parents âgés auxquels la musique procurerait une agréable distraction ou rappellerait d'heureux souvenirs, elles ne paraissent plus admettre qu'elles doivent rien à leur famille. Elles savent, avec un art infini, multiplier les prétextes, diversifier les refus, témoigner enfin toute la mauvaise volonté compatible avec les convenances, au point qu'il faudrait en venir avec elles à un acte d'autorité & à remplacer une prière par un ordre. Elles n'ont pas joué ni chanté depuis un siècle; elles ne savent plus rien; elles n'ont plus ce morceau dans les doigts; elles ont perdu de vue les paroles de cette romance; elles auraient besoin de revoir l'accompagnement.... »

Là dessus, j'aperçois un père qui baisse les yeux devant le fin sourire de quelque vieille cousine; un oncle à cheveux blancs qui plonge, sans rien dire, les doigts dans sa tabatière, & qui regarde d'un œil mélancolique ce piano, instrument inutile qu'on aurait mieux fait de ne point mettre là.

Comment, mesdemoiselles, vous alléguez pour excuse que vous n'avez point pris la peine de repasser un morceau ou de tenir prête une romance; je le regrette comme vous, mais je ne saurais absolument rien trouver, dans cette paresse & cette négligence, qui plaide en votre faveur. Je comprendrais encore, à la grande rigueur, une hésitation qui naîtrait de la timidité, & qui tirerait des larmes, comme j'en ai vu, d'une grande jeune fille de dix-sept ou dix-huit ans. Mais cette



attitude d'indifférence prend aisément les allures du dédain, & le dernier mot de cette résistance paraît d'ordinaire beaucoup moins de la timidité ou de la négligence qu'un mépris superbe pour cet auditoire auquel on n'avait pas daigné songer.

Beaucoup de parents ont renoncé à faire apprendre tel ou tel art d'agrément à leurs enfants les plus jeunes, en présence du résultat qu'ils avaient eu pour leurs aînés. Les plus grandes fortunes n'ignorent pas que ces sortes de leçons coûtent fort cher. Les pères qui passent par-dessus la mauvaise grâce opposée à leur tendresse peuvent bien s'apercevoir à la fin qu'abstraction faite des sentiments de l'âme, & au simple point de vue pécuniaire, ils n'en ont pas pour leur argent.

Vous comprenez très-bien, Nathalie, qu'à ce nouveau point de vue, il n'est plus question du cœur, de la bonne grâce, de l'envie d'être agréable aux siens. Il y a là une question de justice que j'oserais appeler légale, un véritable compte de doit & avoir. Une enfant devrait se dire, si elle se sent incapable de rembourser son père & sa mère en bons procédés, s'il lui en coûte trop de les satisfaire par sa gaieté & son sourire, qu'elle est tenue, au point de vue du droit & de la loi, à ne point refuser comme compensation des sacrifices chaque jour acceptés de ses parents, l'effort de préparer un morceau & de savoir une romance.

Il est bien triste, Nathalie, qu'il y ait dans le monde des jeunes filles auxquelles il devient nécessaire de rappeler ces premiers principes & ces devoirs primordiaux. Vous voyez bien aussi pourquoi il me semble que, dans le plus grand nombre des cas, la jeune fille n'a d'autre parti à prendre que celui de se tenir simplement à la disposition de ceux qui veulent bien la prier de se mettre à un piano. Il est non pas seulement naturel, mais hautement convenable & strictement juste que tout son travail ne se passe point entre elle & sa maîtresse de musique. Elle doit savoir un certain nombre de morceaux, prévenir la satiété de son entourage par l'étude de quelques nouveautés, apprendre au besoin telle romance préférée, tel concerto particulièrement agréable & particulièrement souhaité; en un mot, il est tout simple, là comme ailleurs, que la jeune fille s'aperçoive de l'existence des autres & leur rende un peu ce qu'elle en reçoit.

La mauvaise grâce avec laquelle on résiste, ou la maladresse avec laquelle on cède, sont en général de fâcheux préludes pour l'exécution. L'auditoire est souvent fort étonné de voir cette jeune fille qui ne savait rien & se trouvait réduite à jouer au hasard, tirer, au contraire, d'un gros tas de musique ou d'un casier dans lequel elle l'avait placé d'avance, un morceau à grand fracas où l'on sent, dès la première attaque, l'effet cherché & la préparation des applaudissements.

Il y a ici, Nathalie, une mesure délicate à

garder entre l'audition d'un concert ou d'un théâtre & l'exécution plus discrète à laquelle on doit s'en tenir dans un salon. Il y a la même différence qu'on pourrait trouver entre un grand sermon d'apparat prononcé à pleine voix dans les conférences de Notre-Dame & ce même discours lu à haute voix, au coin du feu, par quelque homme de goût. Je serai le premier, Nathalie, à avouer que ma comparaison n'est pas fort exacte. Les notes de la musique demeurent les mêmes sans doute, & l'on ne saurait, sans détruire l'effet, mettre en petit comité une sourdine à son instrument, pas plus que diminuer l'éclat de sa voix. Mais il y a certainement dans le jeu, dans le geste, dans l'attitude, dans tous les menus détails, des nuances de haut goût, qui ne sauraient échapper au connaisseur, à l'homme de bonne compagnie. En définitive, une virtuose de profession, une actrice paraît devant vous pour conquérir vos suffrages; elle l'avoue, elle s'en fait gloire. Une jeune fille doit se borner à satisfaire. S'il y a un certain degré d'expression où la musique doit être poussée à bout pour arriver à tout son effet, ce n'est pas moi qui saurais mauvais gré à une femme de notre monde de s'y laisser plutôt emporter par son inspiration que conduire par sa méthode.

Cette remarque particulièrement délicate, & qui sort du domaine de l'art pour mettre en jeu l'estime morale de la personne, s'applique d'une façon plus spéciale à la musique chantée. On ne saurait se dissimuler que l'exécution vocale demande sinon une plus grande dépense de l'âme, au moins une mise en dehors plus immédiate. Tous les vrais amateurs, dont vous êtes, ma chère Nathalie, me comprendront parfaitement. C'est un défaut capital chez une artiste de ne pas aller jusqu'au bout d'elle-même & de ne pas savoir faire passer dans son chant, jusqu'à l'amplifier par l'expression elle-même, tout ce qu'elle peut ressentir dans son cœur. C'est la loi du théâtre, qui demande avant tout l'effet pour la grande masse du public, & qui n'a rien à ménager ni à sous-entendre. Au contraire, dans un appartement, avec des gens de goût, capables de saisir toutes les délicatesses, de comprendre toutes les indications, d'ajouter à tous les effets, il est d'un suprême bon goût d'indiquer parfois la nuance plutôt que la couleur, de laisser plutôt entrevoir le dernier effet que de le chercher, d'user enfin dans la musique même, de cette réserve, de cet art des demi-mots, de cette retenue exquise à laquelle l'art ne saurait rien perdre dans un petit cénacle d'esprits supérieurs.

Il ne suffit pas de savoir comment on doit se rendre à la demande de jouer, et quelle mesure il convient de garder dans l'exécution elle-même. Il y a encore un art difficile & malheureusement presque inconnu de recevoir les compliments. Mais cet art ne se borne pas à l'occasion dont je vous parle; il s'étend encore à une foule de



circonstances dont il ne sera pas sans intérêt de vous entretenir. Il entre dans l'éducation des hommes d'apprendre à tourner un compliment dans les limites du savoir-vivre & de la bienséance. Il n'est pas moins essentiel pour les femmes de savoir de quel air & dans quelle

mesure les compliments doivent être reçus. Veuillez, ma chère cousine, attendre ma prochaine lettre. Je garde pour la journée de demain le plaisir de vous écrire.

ANTONIN RONDELET.

## ORPHELINE

### I

#### UN ORAGE DOMESTIQUE.

C'ÉTAIT un instant solennel & redoutable que celui où mademoiselle Porthoys réglait ses comptes de ménage, & aussi ennuyeux que redoutable & solennel ; les servantes jeunes & timides sentaient battre leur cœur à l'approche de cette heure néfaste ; les filles emportées, hardies, sanguines, y trouvaient une espèce de plaisir & se complaisaient dans ces émotions, dans ces vives disputes à propos d'une botte d'asperges ou d'une livre de beurre frais. Mademoiselle Clémentine Porthoys, âgée de près de soixante-dix ans, ne comptait que par sols & francs livres & onces, aunes & demi-aunes, pintes & cannettes ; aucun système nouveau, décimal ou métrique, n'avait chez elle droit de cité ; elle vivait entourée d'un cordon sanitaire qui repoussait les idées & les appellations modernes ; tout se faisait chez elle comme autrefois, & pourtant cet autrefois, si cher aux vieillards, cet orient de leurs jours, clair & radieux, ne paraissait pas lui avoir légué d'excellents souvenirs. Elle n'en parlait qu'avec une secrète amertume ; elle traitait le temps actuel avec un suprême dédain, & l'on était tenté de se demander pourquoi cette vieillesse chagrine surchargeait encore la terre, où elle semblait se trouver si mécontente & si mal à l'aise. Les jeunes arbrisseaux sont coupés, les vieux buissons sans fleurs ni fruits demeurent : le divin Jardinier sait pourquoi...

Elle avait fini son souper, & se levant, non sans une certaine difficulté, elle avait regagné le coin de l'âtre, où brûlait un petit feu, une bûche & deux rondins bien enterrés dans la cendre. Auprès de la cheminée, était placée une vieille table solide, qui portait dans ses tiroirs & sur sa basane usée

l'abrégé des occupations & des plaisirs de la vieille demoiselle. On y voyait un encrier de faïence, en forme de barque, qui ferait les délices d'un anti-quaire, un gros tricot, de petites cartes servant aux patiences, deux ou trois registres, portant sur leur dos de parchemin : *Comptes courants, Fermages, Ménage*, un Paroissien, un almanach, & quelques numéros du journal de la localité, *l'Écho de la Ter-noise*, car mademoiselle Porthoys habitait l'antique & triste ville de Saint-Pol, chef autrefois d'un beau comté, où Charles le Téméraire offrit à Marguerite d'Anjou des fêtes splendides ; que Joseph Lebon a décimée aux jours de la Terreur, & qui, aujourd'hui, dépouillée de ses grandeurs féodales, mais enrichie par l'industrie, forme une des quatre sous-préfectures du Pas-de-Calais.

Mademoiselle Porthoys, prit son registre de ménage, le feuilleta, écrivit en tête d'une page blanche la date du jour, & attendit, tout en parcourant de l'œil les pages chargées d'écritures & de chiffres. La cuisinière ne tarda pas à arriver ; c'était une grosse fille rougeaude, qui, ferme dans sa petite taille, les cheveux crépus, les yeux animés, le front bas & le nez courbé, avait un peu l'air agressif d'un coq dressé sur ses ergots.

« Je vous ai remis hier cinq francs pour les dépenses de la maison, dit mademoiselle Porthoys.

— Et il n'en reste pas un centime ! répondit la cuisinière en secouant le sac de toile qui lui servait de caisse.

— Voyons ?

— Eh bien ! mademoiselle, v'là... Pain : 90 centimes.

— J'écris dix-huit sous.

— Choux-fleurs, 50 centimes...

— Dix sous ! un chou-fleur, c'est énorme !

— C'est comme ça : Rosalie, la servante à madame Dampierre, l'a payé douze.

— Après, Victoire.



— Une livre de beurre, 1 franc 70 centimes, »  
Mademoiselle Porthoys soupira, se souvenant de l'époque fortunée où le beurre se vendait douze sols.

« Cela nous fait 3 francs 10 centimes, reprit Victoire en supputant sur ses doigts. Qu'ai-je bien eu encore? Ah! deux balais de bruyère, 30 centimes... nous disons 3 francs 40 centimes... du savon noir, 35 centimes... »

Elle ne put pas aller plus loin dans ses calculs, sa mémoire lui faisait défaut, & rouge, impatiente, elle nouait & dénouait les cordons de son tablier.

« J'attends! lui dit mademoiselle Porthoys.

— Ah ben! vous avez beau attendre: je ne me rappelle plus.

— Il faut cependant que le compte se retrouve; vous n'avez plus d'argent, encore faut-il savoir où il a passé.

— Par exemple, je l'ai dépensé pour votre ménage; vous ne me prenez pas pour une voleuse, je suppose?

— Non, mais pour une fille très-négligente. »  
Le rouge monta au visage de Victoire.

« Ah! négligente! je suis négligente; venez voir mes bidons à la cuisine, c'est à se mirer dedans! voilà comme je suis négligente!

— Vous ne comprenez pas le sens des mots; inutile de vouloir faire votre éducation; passons à autre chose: que reste-t-il au garde-manger?

— Rien, rien du tout.

— Rien du rôti de veau?

— Pas ça! vous croyez qu'on peut nourrir trois personnes pendant deux jours avec un carré de veau?

— Vous mangez plus qu'un soldat, dit mademoiselle Porthoys en feuilletant son registre; l'intendance alloue à un soldat une livre de viande par jour, & vous & votre compagne en avez consommé quatre & au delà.

— Ah! ça, c'est trop fort! s'écria Victoire en fureur; j'ai bien de la patience, il en faut avec les vieilles gens, mais regarder à la nourriture, je ne le souffrirai pas, & vous pouvez chercher une autre cuisinière, mam'selle! je ne resterai jamais pour m'entendre reprocher ce que je mange. Je m'en vas, & je vous en réponds, Annette partira aussi.

— Vous ferez d'abord vos huit jours, répondit sèchement mademoiselle Porthoys; vous me rendrez compte de ce que vous me devez, sinon je le retiendrai sur vos gages, & après vous quitterez ma maison, je ne perdrai pas grand-chose.

— C'est ce que je dis aussi, répondit la servante d'un ton insolent; ne me parlez pas de ces maisons où il faut du nouveau à toutes les lunes. »

Elle sortit en jetant la porte; mademoiselle Porthoys suivit des yeux, aussi longtemps qu'elle le put, cette vivante image de la révolte & de l'insolence; puis, se trouvant seule, elle dit tout haut:

« Encore une! encore une ingrâte & une imper-

tinente! quel siècle! il faudrait être folle pour s'attacher à une de ces créatures-là; ne faut-il pas être fou pour aimer quoi que ce soit?... »

## II

### MONSIEUR MESNIL.

Le lendemain, à onze heures, le notaire Mesnil entra chez mademoiselle Porthoys; il portait sous son paletot, avec des soins respectueux, une sacoche ventrue, & dans une poche du même paletot se cachait un portefeuille gonflé de billets de banque.

« Je vous apporte vos Aniches & vos chemins de fer, ma chère demoiselle, dit-il en entrant & en supprimant les préliminaires habituels de la conversation; plus, le fermage du vieux Sanier, qui a fort bien vendu ses betteraves, ma foi! Voilà (& il comptait à mesure) dix mille francs d'Aniche, deux mille cinq cents Ouest, dix-huit cents, fermage... Voulez-vous voir?»

Mademoiselle Porthoys quitta son tricot, affermit ses lunettes, & compta rapidement les rangées d'écus & les liasses de billets de banque.

« Vos comptes sont toujours justes, mon cher Mesnil, dit-elle; je vais vous donner un reçu & mettre cela en lieu sûr.

— Vous ne préférez pas acheter de la rente?

— Non, je n'ai pas confiance; & d'ailleurs, je n'achèterai plus que de la terre; c'est le meilleur placement.

— Tout à fait mon avis, répondit le notaire.

— Pourtant, reprit la vieille demoiselle, c'est peut-être une imprudence que de garder cet argent chez moi; on assassine pour moins...

— Vous avez de bonnes domestiques.

— Parlons-en! les plus indignes péronnelles! Je voulais vous en toucher un mot: figurez-vous que je vais me trouver seule, réduite à me servir moi-même, à moins que madame Mesnil, qui est au courant de tout, ne me trouve deux servantes d'ici à huit jours.

— C'est un événement ça! dit gravement le notaire. Et il n'y aurait pas moyen de s'arranger avec ces filles, avec Victoire & Annette?

— Fi donc! cela ne se fait pas! Elles sont insolentes, paresseuses, gourmandes, bavardes, coquettes, vaniteuses; je suis affreusement mal servie. Je sonne, on ne vient pas... mon dîner, mon souper (& vous savez s'ils sont simples & brefs) sont négligés au possible; mes œufs ne sont pas frais... mes légumes ne sont pas cuits... Je ne bois que du vin de Grave, & on me monte par erreur, par étourderie, par méchanceté, peut-être, du Château-du-Pape ou du Volnay... Je suis trop vieille pour activer ma femme de chambre; aussi le linge est-il indignement négligé... Enfin, mon



cher Mesnil, je me trouverais malheureuse si j'étais femme à m'arrêter à ces détails, & pourtant, quelque philosophie que j'y apporte, j'entrevois avec terreur les années futures & les futures infirmités. Que deviendrai-je si je n'ai pas de fidèles domestiques ? »

Le notaire réfléchit, passa la main sur son front, tortilla une mèche de ses cheveux gris, ce qui était chez lui signe de perplexité, & répondit enfin :

— Si je vous répétais, mademoiselle, les doléances de ma femme & de ses bonnes amies sur le compte des domestiques, je vous ferais peur. Il paraît que les servantes dévouées, probes, habiles sont une race perdue, comme les castors ; on n'en fait plus, on n'en voit plus. A qui la faute ? je n'en sais rien.

— Aux révolutions, tout le mal vient de là ; dit mademoiselle Porthoys.

— Possible, fort possible ; c'est une question à examiner.

— Dans un autre moment. Revenons à nos moutons, je veux dire à mes servantes, ce qui n'est pas la même chose. Il m'en faudrait deux, un peu honnêtes, un peu capables, un peu zélées... je ne suis pas très-exigeante... je sais ce qu'on peut attendre de l'espèce humaine : je me contenterai du passable, à défaut du parfait.

— Mais ce passable, je ne sais pas où nous irons le chercher. Ceux qui ont de bonnes & anciennes domestiques les gardent, & les nouvelles ne valent pas le pain qu'elles mangent, à ce que dit ma femme.

— Vous êtes consolant ! dit mademoiselle Porthoys avec une certaine nuance d'inquiétude. Que ferai-je & que deviendrai-je ? car enfin, il ne faut pas se le dissimuler, je vieillis, je perds mon activité, ma vue s'en va, les rhumatismes me retiennent auprès du feu ; si je deviens infirme ou malade, qui me soignera ? qui aura soin de mes affaires intérieures ? Livrée ici à des servantes de rencontre, on viendra me voler, m'égorger peut-être. Les journaux sont pleins d'histoires tragiques... je pourrais bien y figurer un jour...

Monsieur Mesnil réfléchissait encore, & enfin, de l'air d'un homme à qui apparaît une idée, il s'écria :

« J'ai trouvé ! *Eureka !* »

— Que voulez-vous dire ? répondit mademoiselle Porthoys, qui, d'ordinaire se glaçait à mesure que son interlocuteur s'animait ; qu'est-ce ?

— Vous souvenez-vous de votre cousin, Laurent Porthoys ?

— Laurent ? le professeur de mathématiques ? certainement.

— Il est mort.

— Sans nul doute : eh bien ?

— Il a laissé une fille.

— Peut-être ; après ? Vous ne pensez pas que je prendrai mademoiselle Porthoys pour cuisinière ?

— Non, chère demoiselle, non, assurément ; mais pourquoi ne prendriez-vous pas chez vous,

dans votre maison, cette pauvre jeune fille, qui vous ferait compagnie, vous soignerait, aurait l'œil sur vos domestiques, vous rendrait enfin mille services pour la protection que vous lui accorderiez ?

— Voilà une idée singulière ! mon pauvre Mesnil, vous n'êtes plus notaire, vous êtes l'avocat, le défenseur de la veuve & de l'orphelin.

— Si cela était, mademoiselle, je m'en ferais gloire, car je trouve qu'il n'y a rien de plus beau que de protéger les faibles, & rien de plus bas que de les mépriser.

— Allons ! allons ! ne vous montez pas. Vous connaissez donc cette petite ?

— Son père était mon ami d'enfance, & je vous assure que si je n'avais pas six enfants & peu de fortune, j'aurais prié mademoiselle Laurence d'accepter notre toit & notre protection pour ce qu'ils valent. Je n'ai pu le faire, & j'ai dû abandonner l'enfant à sa triste destinée.

— Quelle destinée ? celle d'une fille pauvre ? ce n'est pas gai assurément, j'en sais quelque chose.

Ils se regardèrent comme des francs-maçons qui ont échangé le signe mystérieux ; le notaire comprenait la pensée de la vieille fille, & il continua plus hardiment son plaidoyer.

« Elle est sur le point de s'expatrier ; on lui a offert & elle a dû l'accepter, une place de sous-maitresse à la Martinique, & la pauvre fille, le cœur bien gros, va partir pour les Indes occidentales, comme disaient nos grands-pères.

— La Martinique ! Joséphine Tascher en est partie pour venir trouver une couronne chez nous.

— Je ne souhaite pas même sort à mademoiselle Laurence ; je lui souhaite seulement de ne pas apprendre l'A B C à des négrillottes & d'habiter simplement un petit coin de notre chère France.

— Comment est-elle, cette jeune fille ? Vous l'avez vue ?

— Oui, je suis allé faire visite à mon ami Porthoys, lorsqu'il était professeur au collège de Provins ; elle tenait, quoique bien jeune encore, le petit ménage de son père ; elle paraissait très-soigneuse, très-active, bonne enfant tout à fait.

— Jolie ?

— Non.

— Laide, alors ?

— Non plus ; une bonne figure, de beaux yeux, une jolie taille, voilà tout.

— Et intelligente, vive ?

— Rien d'extraordinaire, du sens, un jugement droit, un parler agréable, rien de plus.

— Est-ce un bas bleu ? ces petites institutrices donnent souvent dans ce travers-là.

— Daignez considérer qu'elle ne prend ce parti qu'à la dernière extrémité, comme un gagne-pain ; son pauvre père, dans la prévision de ce qui est arrivé, lui a fait prendre le brevet, non le brevet supérieur, elle n'est pas assez savante pour cela, mais celui qui suffit aux emplois de sous-maitresses. Privée de sa mère, obligée d'élever une



petite sœur & de soigner le ménage paternel, elle n'a pas eu le temps d'apprendre l'histoire, la littérature, le dessin, la botanique, la chimie, tout ce qu'on exige aujourd'hui de ces demoiselles.

— Et la petite sœur, qu'est-elle devenue?

— Elle est morte, vous avez dû avoir un billet de part?

— Possible.

— Sa mort a été une cruelle douleur pour cette pauvre famille; son père ne lui a guère survécu, & voilà mademoiselle Laurence Porthoys toute seule sur la terre, sans autre asile qu'un pensionnat sous les tropiques, à moins que vous...

— A moins que je ne l'accueille.

— Je crois que vous y trouveriez votre avantage. Elle serait un aide de camp dévoué; elle s'attacherait à vous.

— Pour cela, je ne le pense pas; je me rends justice, mon cher Mesnil; pour être aimée, il faut être aimable & surtout il faut aimer; ce temps est passé pour moi.

— Il pourra revenir. Maintenant, que pensez-vous de mon idée?

— Je ne la rejette ni ne l'admets: laissez-moi le temps d'y réfléchir; seulement, s'il m'était possible de trouver deux bonnes domestiques de l'ancien régime, soyez sûr que je ne m'embarrasserais pas d'une demoiselle de compagnie!

### III

#### LE COUVENT.

Il existe à Paris, au faubourg Saint-Germain, une modeste maison, peu connue, peu bruyante, où les jeunes filles qui ont embrassé l'ingrate profession d'institutrice viennent se reposer, se recueillir, & qui leur offre comme une douce image de la maison paternelle, que la plupart d'entre elles ont quittée à toujours. Elles partent de là comme un essaim d'hirondelles à l'approche des vents d'hiver, pour aller suspendre leur nid sous des cieus lointains, & recevoir, chez des inconnus, le pain de chaque jour, en échange de l'instruction qu'elles donnent à des enfants qui leur sont étrangers; de temps en temps elles reviennent s'asseoir un instant dans la demeure que la religion & la charité leur ont ouverte; elles se délassent de leurs fatigues, elles se consolent de leurs ennuis, & elles boivent à longs traits, dans leurs prières & leurs méditations, de cette eau qui rafraîchit & fortifie tout à la fois. Cette maison se nomme le Couvent de la Retraite, & c'était là que Laurence Porthoys avait trouvé un asile; c'était de là qu'elle devait sous peu de jours, partir pour l'Amérique.

Elle était seule dans sa chambre, après la messe matinale, &, aux naissantes clartés d'un jour d'hiver, elle mettait la dernière main à une robe de

deuil, une robe neuve, la plus belle pièce de son mince trousseau; son aiguille courait, ses pensées aussi, & elles étaient tristes, car des larmes lui venaient aux yeux; elle les essuyait vite, sa besogne était pressée. Elle ne porterait jamais en France cette robe qu'elle achevait: elle la porterait, elle l'aurait chez des étrangers, après avoir traversé la grande mer, dont l'idée seule l'effrayait; que lui arriverait-il là-bas? que serait pour elle, orpheline, cette famille inconnue, ces enfants qui, à travers la distance, lui paraissaient redoutables? Et le climat? & les habitudes nouvelles? & l'isolement de toute personne aimée ou seulement connue? C'étaient là les idées qui passaient dans le cœur & la tête de la pauvre petite, & qui provoquaient ses larmes.

Elle n'était, le véridique monsieur Mesnil l'avait dit, ni jolie, ni laide; sa figure pâle, délicate, ses traits effacés, n'auraient jamais attiré l'attention dans un salon, mais ses beaux yeux & sa physiologie agréable & douce auraient toujours excité la sympathie de ceux qui la voyaient de près; il en était de son esprit comme de sa figure: rien d'éclatant, ni mots vifs, ni saillies plaisantes, ni rapprochements ingénieux ne pouvaient attirer sur elle l'attention des esprits délicats; mais le tact dont elle était douée, lui faisait éviter bien des écueils où tombent souvent les esprits plus brillants; & la franchise, la douceur de son caractère rendaient sa conversation agréable & son intimité précieuse.

Autour d'elle, tout annonçait le départ prochain: sa caisse de voyage était ouverte & remplie à moitié de livres & de vêtements: un petit ballot de livres gisait par terre, des livres, amis fidèles qu'elle voulait emporter dans son exil; deux portraits au crayon, celui de son père & de sa mère, posés sur une chaise, allaient être emballés; Laurence ne pouvait se résoudre à laisser derrière elle ces figures chéries, ornement du foyer où elle avait grandi, de ce foyer dont la tempête avait dispersé les pierres... Il lui semblait que ces portraits, ces images du passé, ces souvenirs d'une affection que la mort n'avait pas éteinte, la consoleraient au loin, & qu'elle ne pourrait regarder la douce figure de sa jeune mère, le visage sérieux de son père, sans qu'il en découlât une vertu fortifiante... Près des portraits se trouvait le pupitre qui avait appartenu à sa jeune sœur, sur lequel elle écrivait ses devoirs... autre vestige du passé... c'étaient là les seules richesses de Laurence; sa *pacotille*, pour aller tenter fortune dans un autre hémisphère, ne se composait que de souvenirs de tendresse & de deuil.

Elle venait de terminer les dernières coutures de sa robe, lorsqu'on frappa à la porte, & une sœur converse lui remit une lettre, avec le timbre de Saint-Pol.

« C'est de monsieur Mesnil, se dit-elle; des souhaits pour mon voyage. »

Elle lut :



Saint-Pol, 21 octobre 18..

« Ma chère demoiselle,

» Ma lettre, je l'espère, vous trouvera encore en France, & si vous daignez suivre mon avis, vous arrêterez vos préparatifs de départ & vous nous resterez, ce qui me fera grand plaisir, à moi, le vieil ami de votre père. Voici ce dont il s'agit :

» Votre cousine, mademoiselle Porthoys, avance en âge; elle a besoin de quelqu'un qui veille sur la maison, gouverne ses domestiques et lui rende à elle-même quelques soins. Elle ne peut pas demeurer livrée à des étrangers, & j'ai pensé que cette position de gouvernante ou de demoiselle de compagnie, dans la maison d'une parente, vous conviendrait mieux que ce lointain voyage avec une école de petites filles au bout.

» Mademoiselle Porthoys vous invite donc à venir chez elle; elle vous offre le vivre & le couvert, plus 400 francs par an. J'aurais voulu, ma chère demoiselle, des conditions plus larges, mais votre cousine tient à ses vieilles habitudes & à ses vieux écus, & je pense que, si mince que soit le salaire, vous accepterez. Je ne vous promets pas beaucoup de jouissances dans la société d'une personne âgée & un peu morose, je ne dois pas vous le cacher; mais votre situation sera honorable, & qui sait ce que l'avenir pourra vous réserver?

» Je vous attends donc & vous envoie sous pli la somme qu'il faut à votre voyage. Croyez-moi toujours, ma chère demoiselle,

» Votre très-humble serviteur & ami,

» A. MESNIL. »

Laurence lut la lettre, la relut d'un coup d'œil, & impatiente de communiquer son émotion, elle courut vers la supérieure de la maison, & lui dit :

« Voyez, lisez! »

La religieuse lut à deux reprises ces lignes qui allaient décider de l'avenir de sa pupille, & levant ses yeux calmes & bienveillants, elle dit :

« Voilà la bonne Providence qui se montre!

— N'est-ce pas ma mère? je suis pénétrée de reconnaissance! j'avais si peur d'aller en Amérique!

— Et le bon Dieu a vu les répugnances de son enfant & il a agi invisiblement sur les cœurs & les volontés des autres pour vous conduire en Artois & dans votre famille encore! Quel bon père nous avons au ciel!

— Oh! oui!

— Vous ne connaissez pas du tout votre parente?

— Non, ma mère; j'en ai entendu parler & je pense qu'elle n'est pas très-aimable; pourtant, je ferai de mon mieux pour lui plaire.

— Oui, ma chère enfant, faites-le pour Dieu, & alors, vous serez sûre de votre récompense. Ne vous étonnez pas des contrariétés que vous pourrez rencontrer là-bas : l'imitation ne dit-elle pas : *La croix est toujours dressée, elle vous attend partout*. Soyez calme & patiente, & souvenez-vous, quoi qu'il arrive, que cette maison-ci vous sera toujours ouverte. »

Laurence se jeta à son cou & lui dit d'une voix étouffée :

« Et il faut vous quitter! Que je parte pour la Martinique ou pour Saint-Pol, nous serons également séparées! Si je pouvais espérer que mademoiselle Porthoys eût votre bonté, votre indulgence!

— Ce que vous avez reçu ici, là-bas vous le donnerez, ma chère Laurence. Dieu vous a préparé auprès de votre parente des devoirs & des mérites; soyez fidèle & tout ira bien.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## LA LYRE & L'AIGUILLE

**A**u commencement de mai, les nuits sont courtes déjà & le soleil se lève de bonne heure. Ce jour-là néanmoins, il n'y avait pas longtemps qu'il brillait au sommet des montagnes, lorsque mademoiselle Clotilde Desormeaux acheva sa toilette du matin.

Mais ce n'était point par cas fortuit que cette aimable personne était aussi matinale; elle avait contracté l'habitude de s'éveiller presque aussitôt que les fauvettes, & de se mettre à l'ouvrage à l'heure où beaucoup de jeunes filles dorment encore paisiblement. Au village de Lancray & dans toute la vallée, on disait : « Active comme mademoiselle Clotilde. » C'était faire un bel éloge de



cette héritière, car il y a du mérite à être aussi laborieuse, quand on pourrait passer ses jours dans un doux farniente.

Clotilde était orpheline, mais elle avait un oncle maternel & un oncle paternel qui l'aimaient, la gâtaient & lui destinaient toute leur fortune.

Le premier, monsieur Alfred Verdal, n'avait jamais été marié; le second, monsieur Desormeaux, était veuf, sans enfants, âgé déjà & fort riche. Celui-ci passait sa vie à la campagne, faisait valoir ses terres lui-même, &, depuis cinq ans, Clotilde dirigeait sa maison avec autant d'habileté que de zèle. Cette jeune fille allait atteindre sa majorité; sans être d'une beauté remarquable, elle plaisait extrêmement: sa démarche était gracieuse, sa taille charmante; elle avait des yeux noirs & vifs, un air doux, un teint frais & vermeil, un visage brillant de santé. Chez elle, la lame n'usait point le fourreau, prétendait son oncle le campagnard. L'autre oncle — un citadin — riait beaucoup de cette plaisanterie, &, à l'occasion, il ne craignait point de la répéter en regardant malignement Clotilde.

L'éducation de la jeune fille n'avait pas été négligée cependant; elle avait passé six ou sept ans à Paris dans un excellent pensionnat, & ne pouvait manquer d'avoir de l'instruction; mais elle n'en faisait point parade; elle était simple, modeste, réservée, ne désirant pas attirer les regards & les hommages; hors du logis, elle était assez silencieuse, & nul ne savait au juste si elle avait peu ou beaucoup d'esprit. A vrai dire, chacun lui eût pardonné volontiers de n'être ni très-savante ni très-spirituelle.

Elle avait un si bon caractère, des qualités si charmantes, une si belle dot, que les jeunes gens qui pouvaient prétendre à l'honneur de l'épouser la trouvaient sans défaut. Malheureusement pour eux, elle était loin de leur rendre la pareille, & n'avait voulu entendre encore à aucune proposition de mariage. Je dois ajouter que ceci faisait grand plaisir à ses oncles. Ils avaient résolu de lui laisser une liberté entière, & d'accueillir avec une affection paternelle le mari qu'elle aurait choisi; mais, en même temps, ils espéraient qu'elle préférerait à tous autres son plus proche voisin & son ami d'enfance, un jeune homme que monsieur Desormeaux avait vu naître, & dont il était le parrain & le tuteur.

Ce matin-là, mademoiselle Clotilde ne songeait ni à noce, ni à mariage, bien que la veille elle eût rejeté la demande d'un riche propriétaire des environs. Tout en faisant sa toilette, elle écoutait le chant des bouvreuils, & regardait la naissante verdure des bois.

La maison de monsieur Desormeaux, très-vaste, très-confortable, s'élevait sans aucune prétention au milieu d'une prairie d'une belle couleur d'émeraude. Au bout de cette pelouse, s'étendait un parc du côté du couchant. Au midi, coulait une petite rivière que voilaient les rameaux penchés des saules & le feuillage pâle des aunes. Au bord de la

rivière, on apercevait une fabrique à toit rouge, dont les hautes cheminées lançaient d'épais nuages noirs, vers le bleu firmament. Cette fumée, ce toit en dos d'âne, ces tuiles couleur sang de bœuf, cette fabrique d'aspect assez vulgaire faisaient tache au milieu du paysage. C'était comme une ombre au tableau qui était charmant. Ceci se passait aux premiers jours de mai, je l'ai dit, & la campagne était parée pour la grande fête du printemps; les haies vives serpentaient au travers du vallon, blanches, roses, parfumées; les jeunes blés ondu-laient à la brise & semblaient fuir avec elle; la vigne décorait le penchant des collines, &, dans le lointain, au sommet des montagnes, le feuillage nouveau des arbres faisait un agréable contraste avec la blancheur des rochers, dont les arrêtes scintillaient au soleil.

La jeune fille, qui d'abord avait regardé ces choses avec grand plaisir, se détourna tout à coup en soupirant, passa dans un salon voisin & sonna sa femme de chambre. Celle-ci, jolie petite paysanne, accourut tenant à la main un ouvrage de couture, & ne parut point du tout surprise quand elle vit que la toilette de mademoiselle était entièrement terminée. Clotilde, sans perdre une minute, avait pris des coupons de mousseline, des rubans, des patrons, & taillait de la besogne à la femme de chambre. Avec une adresse remarquable, elle lui apprêta un fichu, des manchettes, un noeud de cravate, & lui expliqua comment il fallait bouillonner le tulle, disposer les garnitures, plisser les rubans.

« On dirait qu'une habile couturière a donné des leçons à mademoiselle, s'écria la paysanne avec admiration. Ces dames du voisinage voudraient bien avoir le talent de mademoiselle, & son bon goût, ajouta-t-elle un instant après.

— Vous pensez ? fit négligemment Clotilde.

— Oh ! j'en suis sûre. Elles disent toutes que mademoiselle a tant d'esprit au bout des doigts ! répliqua la pauvre fille, avec l'aplomb d'une personne qui croit faire un gracieux compliment. »

Clotilde sourit avec quelque mélancolie & se leva; la séance était terminée, & la femme de chambre sortit emportant ses bucoliques. Alors vint le tour de la cuisinière, autre paysanne, qui rendit compte de ses dépenses de la veille, & prit les ordres de sa jeune maîtresse, mais pour ce jour-là seulement; mademoiselle tenait de près ses domestiques, leur donnait audience chaque matin, s'entretenait avec eux de mille détails, ne négligeait rien, n'oubliait rien, avait l'œil à tout, en un mot gouvernait parfaitement son petit domaine.

Quand elle eut accompli ce devoir quotidien, elle descendit d'un pas léger, tandis que la femme de chambre s'empressait de mettre en ordre cet appartement qui était fort simple, & composé seulement de deux pièces : la chambre à coucher bleue & blanche & le salon que l'on pourrait plutôt appeler un cabinet de travail, car il renfermait une table avec deux ou trois corbeilles à ouvrage, une



machine à coudre, une chiffonnière en bois des îles, de forme antique, un bureau couvert de gros registres & une petite bibliothèque, où quelques volumes de poésie & cinq ou six romans de Walter Scott semblaient égarés au milieu de traités d'agriculture & d'autres livres instructifs, tels que le *Manuel de la maîtresse de maison*, celui de l'*Éducateur d'abeilles*, le *Parfait Cuisinier*, les *Menus du baron Brice*, la *Maison rustique des dames*, etc.

Monsieur Desormaux était sorti déjà, selon son habitude, lorsque Clotilde se rendit à la salle à manger. Elle déjeuna seule d'une tasse de lait tiède; c'était la coutume dans ce logis, chacun prenait en particulier ce premier repas, & la matinée entière étant consacrée au travail, on ne se réunissait guère avant l'heure de midi.

Cependant la jeune fille, après avoir visité les cuisines, l'office, la basse-cour, l'étable, les écuries & le jardin, voulut rejoindre son oncle qui se promenait dans les vignes, surveillant ses ouvriers & ne leur ménageant pas les conseils. Elle traversa la pelouse en courant; mais quand elle fut arrivée au bas de la colline, elle s'arrêta soudain. Elle venait de remarquer que M. Desormaux n'était pas seul; il causait avec un grand & beau jeune homme qu'il était impossible de prendre pour un paysan, malgré la simplicité de son costume. Clotilde regarda cet étranger en faisant une moue charmante, & sans hésiter, elle retourna sur ses pas. Elle entra au logis, monta à la lingerie & se mit à empiler, dans de vastes armoires, de beau linge blanc qui exhalait une douce odeur de lavande, de thym & de marjolaine.

Pendant ce temps, les bouvreuils & les fauvettes chantaient à pleine voix, l'aubépine étalait au soleil ses bouquets parfumés & la brise faisait onduler l'eau transparente de la petite rivière; mais ce joli paysage n'arrêtait plus les regards de Clotilde; on eut dit que, pour elle, il n'existait point, & qu'elle ne voyait rien de plus beau & de plus séduisant dans la vie que de compter du linge, & de le disposer en paquets entourés de faveurs rouges ou bleues.

## II

Le jeune homme qui causait dans les vignes avec monsieur Desormaux était précisément cet orphelin, ce pupille, cet ami bien cher auquel les oncles de Clotilde désiraient marier l'aimable enfant; c'était aussi le propriétaire de la fabrique au toit rouge.

« Eh bien ! oui, lui disait monsieur Desormaux, la petite refuse d'épouser ce monsieur. Pour ma part, j'en suis bien charmé, & il me semble, mon cher Louis, que tu devrais te réjouir avec moi.

— Sans doute, mon cher tuteur, répliquait le jeune homme, je ne demande pas mieux que de

croire... que d'espérer... & cependant rien ne prouve que mademoiselle Clotilde accueillera ma requête plus favorablement que celles qui lui ont été présentées jusqu'ici.

— Rien ne le prouve ! peux-tu bien parler ainsi ? Tu as été l'ami d'enfance de cette chère petite, & tu ne comprends pas qu'elle doit te préférer à tous les jeunes gens de sa connaissance ? Pour quel motif, je te prie, refuserait-elle de t'épouser ? Qu'as-tu à craindre ?

— Que sais-je ? balbutia Louis. Le métier que j'exerce... Il déplairait peut-être à mademoiselle Clotilde de devenir la femme d'un obscur papetier ; si j'avais quelque emploi brillant... si seulement j'appartenais au barreau, à la magistrature, à l'armée...

— Eh mais, aussi longtemps qu'à duré la guerre, n'y as-tu pas appartenu à l'armée ?

— Oui, en qualité de *moblot* ; croyez-vous que ce soit un titre à l'affection de mademoiselle Clotilde ?

— Mademoiselle Clotilde est une jeune fille sensée, raisonnable, qui a dû apprécier ton mérite, & qui sera très-heureuse de t'accorder sa main. De toute façon, elle ne saurait faire mieux ; ta fortune est aussi considérable que celle qu'elle aura un jour ; tu es propriétaire d'une des plus belles papeteries de la province ; tu as un caractère charmant, un cœur d'or, et quant aux avantages extérieurs... cela te chagrinerait de m'entendre énumérer tes bonnes qualités ? Alors n'en parlons plus. Laisse-moi te dire seulement que je désire par dessus tout de te marier à ma chère mignonne, & que ce serait fait déjà si tu l'avais voulu, si tu ne cherchais pas à mettre des bâtons dans les roues.

— Je cherche seulement à m'épargner une grande déconvenue. Je serais si malheureux le jour où votre charmante nièce m'aurait enlevé toute espérance ! C'est pourquoi, avant de lui adresser ma demande, je voudrais essayer d'obtenir son affection, sa sympathie.

— Mais puisque je t'affirme qu'elle a pour toi beaucoup d'amitié, & que vos caractères sympathisent de point en point. »

Le jeune homme secoua la tête.

« Monsieur ne me fait pas l'honneur de me croire ? reprit aigrement monsieur Desormaux.

— Je vous crois toujours, mon cher tuteur, mais permettez-moi de vous dire que vous n'avez peut-être pas... compris parfaitement mademoiselle Clotilde... Vous lui supposez des idées, des sentiments...

— Je suppose des choses incontestables. Cette enfant, vois-tu, je la sais par cœur : c'est une bonne petite ménagère, toute simple, toute naïve qui te considérera comme un homme supérieur, & te rendra très-heureux, pourvu que tu ne contraries pas son goût pour les travaux manuels & les occupations du ménage, choses qui lui plaisent énormément & où elle excelle. »



Monsieur Louis laissa échapper un sourire.

« Tu m'impatientes avec tes airs mystérieux ! s'écria son tuteur. Pourquoi ris-tu ? Pourquoi fais-tu des mines ? »

— Moi, monsieur ? repartit le jeune homme embarrassé. Ne croyez pas... je me disais seulement que le jour où mademoiselle Clotilde sortit du pensionnat, elle semblait avoir, pour les ouvrages de main & les soins du ménage, plus d'antipathie que de goût.

— Ah ! d'accord, en ce temps-là, c'était une liseuse, une rêveuse ; on eût dit qu'elle aimait passionnément la poésie, le chant du rossignol, le murmure de la brise, la rosée dans le calice des fleurs & toutes les babioles de ce genre. Mais heureusement ce n'était qu'un enfantillage, un défaut de pensionnaire, un désir d'être agréable à son oncle Alfred, le poète, & il ne m'a pas été difficile de redresser les idées & les inclinations de cette chère petite. Elle m'a compris tout de suite, quand je lui ai dit que la vie est une chose sérieuse, & qu'il y a mieux à faire, pour une jeune fille surtout, que d'écouter le ramage des petits oiseaux & le bruit du vent dans la feuillée. A la première demande que je lui en ai faite, elle a banni de sa bibliothèque tout ouvrage futile, à l'exception des poésies d'Alfred & de quelques volumes de Walter Scott, son auteur favori. A présent, elle ne lit que des livres instructifs, elle ne s'occupe que de choses utiles, elle est le modèle des jeunes filles du voisinage ; & tu connais le dicton : active comme mademoiselle Clotilde... Mais on croirait que tu as envie de me contredire. Est-ce que tout cela n'est point l'exacte vérité ?

— Ah ! si, mon bon tuteur ; mais... ne pensez-vous pas que c'était exiger beaucoup, que de demander à une personne, qui venait de recevoir une excellente éducation, de renoncer à toute occupation intellectuelle ?

— J'ignore si c'était exiger peu ou beaucoup, je sais seulement que j'ai bien agi, puisque la chère enfant est heureuse... Oui, monsieur, très-heureuse, & il suffit d'entendre sa voix joyeuse & douce, de regarder ses beaux yeux brillants, son gai sourire, son visage épanoui pour être tenté de s'écrier : Voilà mademoiselle Roger-Bontemps. Oh ! va, j'ai bien fait, je m'en félicite, & notre Clotilde ne regrette rien.

— En êtes-vous sûr ? demanda monsieur Louis d'un ton pensif. Il me semble, à moi, qu'elle lit avec un bien grand plaisir les poésies de monsieur Alfred Verdal, qu'elle est bien heureuse les jours où son cher oncle vient à Lancray, qu'elle l'attend avec une impatience fébrile, qu'ils ont ensemble de longues & mystérieuses conversations, & que ce ne sont pas précisément les soins du ménage & les travaux manuels qui font le sujet de ces entretiens.

Monsieur Desormeaux haussa les épaules.

« Vraiment, s'écria-t-il, tu es injuste & déraisonnable ; tu reproches à cette enfant de flatter les

caprices d'un oncle qu'elle aime de tout son cœur.

— Mais point du tout, ne croyez pas cela, je voulais dire, au contraire...

— Tu voulais dire... tu voulais dire... Eh bien, voici ce que je dis, moi : notre Clotilde est si bonne, elle aime tant ses vieux oncles, qu'elle chérit jusqu'à leurs petites manies, & si elle a du plaisir à lire les vers d'Alfred, à les lui faire réciter, à les copier elle-même, si elle a poussé la complaisance jusqu'à vouloir apprendre les règles de la versification, cela prouve tout simplement qu'elle a un excellent cœur. J'en suis enchanté, & je la blamerais très-fort si elle se permettait d'imiter les gens qui ne considèrent point ce pauvre Alfred comme un homme sérieux.

— Les gens qui ne considèrent point monsieur Alfred comme un homme sérieux ! répéta Louis avec vivacité, je ne les connais pas, ces gens-là, & j'espère bien ne jamais les rencontrer.

Monsieur Desormeaux hocha la tête.

« Entre nous, dit-il, parlons avec franchise. Le cher Alfred ne cherche guère à se faire admettre au nombre des hommes graves, des hommes de poids. Je puis le juger, il y a longtemps que je le connais & notre amitié date de bien loin ; nous étions fort liés lorsque sa sœur, la mère de Clotilde, épousa mon frère. A cette époque, Alfred rimait déjà, c'était même sa seule occupation, mais elle lui seyait bien. A Saint-N\*\*\*, sa ville natale, il n'était bruit que de son beau talent ; & certes, quand on est jeune, riche, spirituel, distingué, il est permis de s'amuser à faire des vers, de les réciter à ses amis, de se laisser appeler monsieur Alfred tout court, & quelquefois, par les intimes, le bel Alfred ; mais continuer ce métier pendant trente, quarante ans, friser la soixantaine, n'avoir jamais rien fait d'utile, être toujours un poète de salon assez médiocre & toujours monsieur Alfred, n'est-ce pas s'exposer quelque peu aux traits du ridicule ? »

— Monsieur Verdal a un esprit trop charmant, un cœur trop noble pour être jamais ridicule, interrompit Louis avec la même vivacité.

— Oh ! certainement, il a des qualités remarquables, & c'est pourquoi l'on doit bien regretter qu'il se soit donné ce travers, & qu'il ait passé sa vie dans une déplorable oisiveté.

— Dans l'oisiveté, monsieur ? Mais il travaille beaucoup, au contraire ; ses nombreux ouvrages le prouvent assez.

— Ses poésies ? Jolis ouvrages & bien productifs ! qu'est-ce que ça lui rapporte ?

— Mais, monsieur Verdal est en relation avec de grands personnages ; il a des amis de haut rang ; il est membre de l'Académie...

— De Carpentras ; je veux dire de Saint-N\*\*\*, interrompit monsieur Desormeaux en riant. Membre d'une petite académie de province, voilà le plus beau titre de ce pauvre Alfred, & tout l'avantage qu'il a retiré de ses poésies. Je me trompe, il est aussi rédacteur de... du *Papillon*, je crois, revue



littéraire dans laquelle les beaux esprit de Saint-N\*\*\* peuvent, moyennant finance, livrer à l'admiration de leurs concitoyens le fruit de leurs élucubrations.

— Mais, mon cher tuteur, cette petite revue, qui se nomme *l'Abeille* & non *le Papillon*, est une bonne œuvre que monsieur Verdal & ses amis font sans la moindre ostentation; c'est pour venir en aide aux jeunes auteurs de la province...

— Aux jeunes fous! interrompit monsieur Desormeaux avec impatience. Laissons cela, car je finirais par m'échauffer, & revenons à nos moutons. Que disions-nous avant de parler de Clotilde? Ah! nous nous entretenions de ton petit voyage. Tu es donc décidé à nous quitter ce matin? Et quand seras-tu de retour?

— Jeudi prochain, j'espère. Vous savez qu'en affaires je suis expéditif & que je n'aime point à être éloigné de vous.

— Eh bien! c'est comme moi. Dès que je ne t'ai pas ici, sous ma main, je ne suis plus dans mon assiette ordinaire. Mais pourquoi partir aujourd'hui? Il avait été décidé que tu ferais ce voyage la semaine prochaine seulement.

— C'est vrai, mais j'ai reçu ce matin une lettre d'un ami... d'un ami intime. Il m'annonce qu'il va venir passer quelques jours chez moi & qu'il arrivera jeudi soir. Voilà pourquoi je me hâte d'expédier les affaires pressantes. Il faut bien que je sois libre, & tout à mon cher Abel de Silley aussi longtemps que durera sa visite.

— Monsieur Abel de Silley? Mais je le connais, je l'ai vu chez toi, ce me me semble.

— En effet, il est venu passer deux ou trois semaines à la fabrique, il y a sept ans; puis il a obtenu un emploi fort loin d'ici, & nous nous étions perdus de vue. Mais l'hiver dernier, lorsqu'il a été nommé ingénieur des mines à Saint-N\*\*\*, il a promis de me donner quelques jours dès que la campagne serait agréable à habiter, & ce matin, il m'annonce qu'il va me tomber sur les bras. Telle est l'expression dont il se sert.

— C'est un jeune homme charmant, dit monsieur Desormeaux. A présent je me le remets très-bien. Nous avons chassé & pêché ensemble; il me plaisait beaucoup, & s'il arrive tandis que tu seras en voyage, sois convaincu, mon cher Louis, que je lui ferai bon accueil, et que je te remplacerai dans tes fonctions de maître de maison & dans tes devoirs d'hôte aimable & empressé.

— Oh! certainement... je vous remercie... mais je tiens à être ici quand Abel arrivera, dit monsieur Louis avec un embarras visible. Aussi, ajouta-t-il, je vais partir à l'instant même.

— Ne prends-tu pas congé de Clotilde? demanda monsieur Desormeaux?

Un nuage se répandit sur le front du jeune homme, qui répondit tristement:

« Je craindrais d'être importun, il n'est pas l'heure de faire des visites, & mon absence sera si courte!

— Comme tu voudras, dit monsieur Desormeaux, mais tu as des craintes bien ridicules; est-ce que ma chère mignonne ne te reçoit pas à toute heure avec autant de plaisir que d'amitié?

— Oui, répliqua Louis pensif, elle me fait bon visage; mais lorsqu'elle peut éviter ma présence... Vous secouez la tête, vous ne me croyez point, & cependant combien de preuves!... Par exemple, ne venons-nous pas de la voir traverser la pelouse d'un pas vif, léger, puis soudain s'arrêter & retourner au château?

— Et tu appelles ça une preuve? La preuve de quoi?

— Vous feignez de ne pas me comprendre, s'écria le jeune homme. Je vous dis, mon cher tuteur, qu'elle venait à votre rencontre, & que tout à coup, m'ayant aperçu, elle a rebroussé chemin.

— Voilà une supposition fort étrange, repartit monsieur Desormeaux. — Mais, ajouta-t-il entre ses dents, aujourd'hui même je serai fixé là-dessus.

— Plait-il? dit Louis qui n'avait pas entendu l'aparté.

— Oh! rien, c'est à mon bonnet que je parle; mais, mon cher enfant, si tu tiens à partir ce matin, tu n'as que le temps de courir à la gare. Veux-tu que je fasse atteler?

— Non certes, je ne vous donnerai point cette peine; on est prévenu chez moi, & ma voiture m'attend.

— Au revoir donc & bon voyage, dit son tuteur en lui serrant les mains.

Et tandis que le jeune homme descendait la colline, monsieur Desormeaux reprit son monologue.

« Le pauvre garçon a la manie de voir noir toujours & partout, murmura-t-il. Clotilde sera très-heureuse de l'épouser, j'en jurerais, & je vais m'en assurer tout à l'heure. Je ne l'ai pas dit à ce cher Louis, de crainte de redoubler son effarement, mais il faut en finir; la jeune fille touche à sa majorité, & Alfred & moi nous avons toujours eu l'intention de la marier lorsqu'elle aurait vingt & un ans accomplis.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MENUS D'HIVER (1).

#### DIMANCHE

##### DÉJEUNER.

Œufs brouillés au fromage.  
Biftecks avec pommes de terre frites.  
Compote de pruneaux.

##### DINER.

Potage au tapioca.  
Bœuf bouilli avec une sauce tomate.  
Rissoles de cervelles.  
Râble de lièvre avec salade.  
Gelée au kirsch.

#### LUNDI

##### DÉJEUNER.

Omelette.  
Bœuf à la persillade.  
Pommes cuites.

##### DINER.

Potage à la julienne.  
Civet de lièvre.  
Veau rôti avec des pommes de terre rissolées.  
Compote de poires.

#### MARDI

##### DÉJEUNER.

Harengs frais à la moutarde.  
Blanquette de veau.  
Fromage.

##### DINER.

Potage à l'oseille.  
Roastbeef avec une purée de pommes de terre.  
Macaroni au jus.  
Beignets aux pommes.

(1) Nous publions ces Menus à la demande expresse d'une aimable abonnée. Elle nous demande quels plats on peut avoir en réserve pour l'arrivée de quelques hôtes imprévus : une daube — un pâté — du thon, qui, mis en salade avec des pommes de terre, fait un plat excellent ; après cela, des grillades & des fritures sont les seuls mets expéditifs que l'on puisse indiquer. C'est, du reste, une tâche ardue que de composer des menus, car la carte de l'alimentation est étendue & varie extrêmement selon les localités. Nous indiquons le menu du samedi en *gras*, à cause de la tolérance qui s'est étendue à presque tous les diocèses de France.

#### MERCREDI

##### DÉJEUNER.

Œufs frites.  
Roastbeef froid.  
Pommes au riz.

##### DINER.

Potage purée de pois cassés.  
Rissoles aux pommes de terre & au bœuf.  
Gigot rôti avec haricots.  
Confitures.

#### JEUDI

##### DÉJEUNER.

Pieds à la Sainte-Menehould.  
Gigot froid.  
Pommes cuites avec confitures.

##### DINER.

Potage à la crécy (purée de carottes).  
Gigot en hachis.  
Poulet ou canard rôti.  
Endives.  
Génoise ou pouding.

#### VENDREDI

##### DÉJEUNER.

Œufs brouillés aux crevettes ou aux harengs.  
Pommes de terre en robe de chambre.  
Sardines.  
Poires cuites.

##### DINER.

Potage au lait.  
Cabillaud ou raie au beurre avec pommes de terre.  
Soles frites.  
Macaroni ou soufflés au fromage.

#### SAMEDI

##### DÉJEUNER.

Reliefs de poisson à l'huile & au vinaigre.  
Omelette aux pommes. — Navets à la crème.  
Fromage.

##### DINER.

Potage : purée de légumes aux croûtons.  
Côtelettes de veau en papillotes.  
Pigeons rôtis.  
Salsifis.  
Poires.



# REVUE MUSICALE

1873. — De la Musique religieuse en notre temps. — Les Deux Reines. — Sophie Cruvelli.

**N**UAGES sombres, qui pesez si lourdement sur nos têtes, entr'ouvrez un moment vos flocons silencieux, pour laisser voir aux déshérités de la terre un peu de votre ciel d'azur. Et vous, petit peuple naïf d'enfants & de jeunes filles, faites votre moisson d'espérances, afin d'en garder bien longtemps, bien longtemps l'inestimable trésor; prenez toujours la pluie glaciale pour la rosée du matin, & la neige immaculée pour les fleurs de l'amandier. Que pour vous, la brise qui souffle sous les portes soit un frais zéphyr tout chargé du parfum des fleurs; que nos inquiétudes profondes, nos rumeurs alarmantes, nos frissons douloureux passent, à vos yeux, pour les émotions d'un drame à grand spectacle dont *demain* emportera le souvenir. Vivez, chères créatures, des illusions de l'âge heureux, sans mettre vos pieds innocents sur nos chemins jonchés d'épines. Croquez des bonbons, parez-vous des présents de la famille, chantez le printemps, le bonheur & les fêtes; voilà votre droit dans la vie, votre rôle & votre lot!

L'année nouvelle frappe à notre porte. Ah! bon Dieu! qu'on en dit de mal!—Allons, calmez-vous, ne croyez pas aux menus propos de la foule. Si 1873 est d'une mélancolie profonde, égayez-la de vos frais sourires. Si elle est maussade & revêche, montrez-vous indulgentes & douces. Si elle se met en grande colère, apaisez-la par d'onctueuses caresses. Alors elle deviendra bonne princesse, & vous aidera, peut-être, de sa main puissante & protectrice, à braver les orages du présent & les tempêtes de l'avenir. Tels sont les souhaits que nous faisons pour vous, ô enfants d'une génération qui dégénère!

Et à présent, en style d'acrobate, passons à un autre exercice.

Toujours des reprises, des débuts & des opérètes; point d'œuvres sérieuses dont il soit intéressant de s'occuper. Il semble que l'art véritable soit mort ou tout au moins à l'agonie. Une observation que nous avons faite avec chagrin, c'est que les compositeurs de musique religieuse, & le nom-

bre en est malheureusement trop restreint, gardent un silence coupable, dans un moment où la foi & la morale semblent s'ébranler sous les chocs réitérés des plus détestables doctrines.

Sauf quelques mélodies religieuses de peu d'étendue, il ne s'est rien produit d'important dans ce genre, depuis l'apparition de la petite messe de Rossini. La *Gallia* de Gounod a certes une valeur réelle, & nous l'avons admirée plus que personne, mais c'était une inspiration d'un jour, qui n'a été suivie d'aucune autre. De quelque côté qu'on se retourne, à quelque porte qu'on frappe, on ne voit, on n'entend rien qui puisse tenir une place dans les répertoires des églises.

Est-ce qu'à ces heures terribles où la France affolée ne sait plus trouver son chemin, il ne lui faudrait pas des guides? A qui donc appartient l'austère devoir de ramener le troupeau égaré, si ce n'est au génie des grandes âmes. Pourquoi les compositeurs qui créent des opéras en cinq actes ne comprennent-ils pas qu'il serait noble, qu'il serait utile de mettre leur talent au service de la meilleure des causes?

Nous avons tous besoin de nous retremper dans l'eau sainte des inepties soi-disant lyriques dont on écorche nos oreilles. Le public entre dans une église pour entendre une belle musique, il y reste pour prier. Les sons graves de l'orgue exercent sur la pensée & aussi sur l'organisme la plus salutaire influence: ils disposent à l'apaisement & aux pieuses méditations. La prière est la manifestation la plus élevée des sentiments humains. Qu'on y soit amené par les défaillances ou les aspirations de l'âme, par les incertitudes ou par la logique de l'esprit, toujours est-il qu'on sent la nécessité de placer au-dessus de la vie un idéal suprême qui satisfasse la raison & calme les tristesses de notre cœur. Le sentiment religieux est indépendant de tout dogme positif. Il peut se révéler sous mille formes diverses: dans l'hymne du prêtre, dans la mélodie sacrée, dans le chant des voix humaines. La prière de la bonne femme dont parle Fénelon vient de la même source que l'exclamation que



poussa Newton en découvrant, dans les lois de la nature, les preuves irrécusables d'un Suprême Ordonnateur.

Dans aucune doctrine, on ne trouve, comme dans le christianisme, cet ensemble de vérités profondes & de symboles adorables, de solutions métaphysiques & d'ineffables mystères, qui satisfait à la fois l'intelligence & le sentiment, le penseur & l'artiste. Les pompes, les cérémonies, les rites & les prières de l'église catholique forment un drame admirable où sont représentées toutes les phases de la destinée de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, qui n'est elle-même qu'une transformation de la vie. La musique devait être la langue préférée d'une religion d'amour & de mystère ; aussi l'église en a-t-elle fait une des magnificences de son culte & l'expression la plus saisissante de ses divines promesses.

La musique religieuse est le côté de l'art qui se ressent le plus du trouble & des inquiétudes dont souffre la société moderne. A vrai dire, il n'y a plus de musique religieuse, il n'y a plus de forme consacrée à l'expression de la prière, il n'y a plus de manifestation calme & sereine des espérances de l'âme à un meilleur avenir. La vie est pour nous un champ clos où chacun se précipite avec fureur, pour remporter une victoire d'un jour ; vaincre ou périr sur cette terre, tel est le but qui semble proposé à l'activité des générations modernes. Aussi les arts n'ont-ils à interpréter que le tapage & le sensualisme de l'existence matérielle. Il n'y a plus de langage pour les cœurs heureux ou résignés. Les arts n'ont plus d'horizon, ils manquent d'infini. Leur domaine est de ce monde, & ce monde est bien étroit pour les inspirer.

C'est au milieu du seizième siècle qu'eut lieu le magnifique épanouissement de la grande musique religieuse. Celui qui vint rompre avec le moyen âge, & sut traduire le premier, dans une forme savante, toutes les aspirations humaines, ce fut Palestrina, dont l'œuvre marque une ère nouvelle dans l'histoire de la musique. Puis, cette musique s'agrandit au dix-septième siècle, par l'avènement de la dissonance naturelle, qui est, au langage musical ce que les couleurs du prisme sont à la peinture. Elle continue à s'enrichir de toutes les conquêtes de l'art, & devient entre les mains des Carissimi, des Scarlatti, des Pergolèse, des Jomelli, des Marcello, des Hændel & des Mozart, la manifestation la plus admirable de l'esprit divin, illuminant le cœur de l'homme. — Arrivent ensuite Cherubini, Choron, Niedermeyer, Jadin & Rossini, auxquels on doit des œuvres capitales en ce genre.

Les musiciens, pour faire de la musique religieuse, n'ont nul besoin de se restreindre dans un cadre étroit. Qu'ils entrent dans une église, qu'ils s'abandonnent aux impressions qu'on y éprouve, qu'ils prient, qu'ils pensent, & certes, s'ils veulent écrire ce qu'ils ont ressenti, ce qui les a émus, de belles œuvres se produiront.

Il faut enfin qu'ils comprennent qu'ils doivent aujourd'hui travailler pour la religion, comme, en d'autres temps de malheur & d'athéisme, monsieur de Chateaubriand comprit qu'il devait écrire *le Génie du Christianisme*. Nul doute qu'ils n'y obtinssent des succès durables & des réputations d'artistes. Pourquoi s'obstinent-ils à remplir de leurs exploits des théâtres où les honnêtes gens ne peuvent conduire leur famille, où le public apprend & répète le langage des mauvais lieux, où l'intelligence s'abâtardit, où les sentiments se dégradent, où le goût se perd, où le sens moral se pervertit ?

Espèrent-ils que ce genre détestable fera époque dans notre histoire ? Rêvent-ils, après un succès d'opérette, qu'ils verront fleurir, sur leur tête, les palmes de l'immortalité ? Ce serait un espoir grotesque. Ils ne font pas d'œuvres dramatiques, ils ne se rapprochent en aucune façon des opéras-bouffes de la scène italienne. Ils se contentent d'habiller, de leurs doubles croches, d'ignobles airs de carrefours, de laides chansons & d'étourdissants chœurs de grenouilles enrhumées. La pièce finie, les auteurs sont morts, bien morts, & les siècles futurs les laisseront dormir paisiblement dans leurs sépulcres faits de pupitres éreintés.

Une idée nous est venue, il y a longtemps déjà, mais, hélas ! par quel moyen pouvons-nous, chétive que nous sommes, faire entendre notre voix ?

Si les musiques militaires & les orphéonistes de toutes les villes de France demandaient & obtenaient l'autorisation de se faire entendre dans les églises, deux ou trois jours par semaine, de sept à neuf heures du soir, il est incontestable qu'ils attireraient, dans les temples chrétiens, un nombre considérable d'auditeurs. Le clergé, revêtu de ses habits sacerdotaux, assisterait aux cérémonies : les autels rayonneraient de la lumière des cierges & des lampadaires. Les symphonies seraient précédées & suivies de courtes prières ; des quêtes seraient faites pour les pauvres, & chaque assistant emporterait, en sortant de l'enceinte sacrée, le sentiment des choses religieuses que la prière, la musique & les splendeurs austères de l'église auraient réveillé dans leur cœur.

Dans ce cas, l'art deviendrait un sacerdoce, puisqu'il ramènerait à la foi les malheureux qui s'en éloignent. Les grands compositeurs y trouveraient un public capable d'apprécier leurs œuvres ; les jeunes auteurs s'y feraient rapidement leur réputation d'artistes. Les habitants des villes iraient y chercher, moins coûteusement qu'au théâtre, des plaisirs honnêtes, pour eux & pour leur famille : les ouvriers y trouveraient une distraction salutaire, après le labeur de la journée, & l'habitude prise deviendrait une nécessité. C'est ainsi que, sans fatigue, sans dépense, par un chemin jonché de fleurs humaines & divines, on calmerait les agitations fiévreuses de nos populations trop longtemps perverties par les mauvais conseils & les exemples pernicieux.



Il y a quelque vingt ans, Ponsard, alors dans toute la gloire de son talent, faisait représenter, sur le théâtre de l'Odéon, la tragédie d'*Agnès de Méranie*.

Dans cet ouvrage, qui, vu les énormes difficultés du sujet, n'eut qu'un succès médiocre, il se trouvait d'admirables vers. Le talent éminemment classique de l'auteur se montrait, en certaines scènes, plein de nuances délicates & pathétiques. Mais le rôle principal, interprété par madame Dorval, cette personnification exquise du drame romantique, n'était pas écrit pour ses moyens. Sa fougue était captive dans les alexandrins de Ponsard. Elle ne savait plus pleurer ni crier, elle tremblait. — Mademoiselle Plessy eût enlevé la pièce, madame Dorval aida à son enterrement. C'est à peine si l'on s'en souvient aujourd'hui.

Monsieur Legouvé, le poète tranquille du foyer, l'homme des choses morales, avait aussi abordé ce sujet, il y a environ dix ans. Le moment était inopportun. Un *non possumus* bien catégorique s'opposa aux espérances de monsieur Legouvé, & la représentation fut interdite. L'auteur avait donc relégué sa pièce dans ses archives, d'où il vient de l'exhumer, en faveur du Théâtre-Italien, sous ce titre : *les Deux Reines*.

Malheureusement la pièce manque d'intérêt dramatique, quoiqu'il s'y trouve plusieurs belles scènes qui méritaient d'être mieux amenées, & surtout mieux enchaînées au mouvement général. L'action est lente & comme endormie. Sauf deux ou trois tirades chaudement écrites, les vers manquent de vigueur. Monsieur Legouvé est bien le fils de son père, auquel on doit le *Mérite des Femmes*. C'est un poète élégiaque, correct, tendre, aimable & sensé, mais qui ne prend jamais son vol vers les cieux. Il chemine doucement vers les vallées ombreuses, écoutant les oiseaux & cueillant

les pâquerettes ; il ne gravit pas la montagne. Il ne sait pas s'élever, il ne plane jamais. Ainsi, dans la pièce nouvelle, il n'y a que les scènes à sentiments où il développe un véritable talent ; par exemple, celle d'Ingelburge & d'Agnès de Méranie dans la prison de la tour. Là, il a des mots du cœur qui remuent l'auditoire, & s'il se trouvait dans chaque acte une situation où le sentiment pût se révéler sans fracas, assurément l'ouvrage serait sauvé de l'oubli qui l'attend.

La musique que Charles Gounod a adaptée à ce drame historique contraste, par sa grandeur héroïque, avec les alexandrins bourgeois de l'académicien ; des deux auteurs, certes le poète est le musicien. C'est Gounod qui, seul dans cette œuvre, a compris, a su rendre l'épopée. Rien n'est large & puissant comme son interprétation. Beaucoup de ses morceaux semblent être des fragments détachés d'un grand opéra. Les chœurs sont d'une majesté incomparable ; il y a de délicieux intermèdes symphoniques. Ce que le public a accueilli avec un enthousiasme unanime, c'est, au deuxième acte, la bataille des vins. Au quatrième, la prière des suppliants, & le finale, qui est admirable d'énergie & d'élévation ; enfin toute la musique des *Deux Reines* est traitée de main de maître.

Madame Sophie Cruvelli, baronne Vigier, a donné un concert dans la salle des Italiens, au profit des Alsaciens-Lorrains. Toute la bonne compagnie parisienne s'y était donné rendez-vous. Partout les fleurs envoyaient leurs parfums, les lustres leurs gerbes de lumière. La belle voix de la cantatrice produisit sur la foule l'enthousiasme accoutumé. Des salves de bravos, partis de tous les coins de la salle l'accueillirent à son entrée & l'accompagnaient à la sortie. Le théâtre fit, en cette seule soirée, vingt-deux mille francs de recette.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Moi, j'aime mieux recevoir !...  
— Et moi donner...  
— Par exemple !... comme si ce n'était pas beaucoup plus agréable d'être comblée de cadeaux que de dépenser tout son argent pour en faire aux autres ?

— Petite égoïste ! Et la joie que l'on cause à ceux à qui l'on donne, pour quoi la comptestu ?

— Bast, on tombe si souvent à côté du goût des gens à qui l'on voulait faire plaisir

— On n'en a pas moins eu la bonne intention..



— Etc., etc., etc... »

Cette petite discussion, chère Florence, avait lieu ces jours-ci devant une table où Marie & sa sœur terminaient en toute hâte leurs derniers travaux d'étrennes.

Lucie, Thérèse, Berthe & moi, faisons de l'opposition, moitié par taquinerie, moitié par conviction, aux paroles de notre enthousiaste compagne qui, malgré cette imposante majorité, ne voulait pas démoder de son opinion, & entassait raisons sur raisons, afin de nous prouver que rien ne vaut le bonheur d'être écrasée sous le poids des étrennes.

« Je t'affirme que le plaisir d'en écraser les autres doit être cent fois plus grand, lui répliquait Thérèse avec chaleur. Pour moi, mon rêve de fortune a toujours été celui-ci : pouvoir donner sans regarder ! Et jamais, ajouta-t-elle simplement, l'idée ne m'est venue de désirer recevoir.

— Prenons Adrienne pour arbitre ! s'écria Lucie, courant au-devant de notre amie qui entra.

— Oh ! fit Marie avec une moue pleine de grâce, qu'elle s'efforçait cependant de rendre aussi vilaine, aussi dédaigneuse que possible. Adrienne sera des vôtres, cela va sans dire ; elle, la fée aux mains toujours ouvertes ; c'est encore un renfort qui vous arrive. »

On mit Adrienne au courant du grave différend qui nous divisait, & comme l'avait prévu la perspicace Marie, elle passa d'emblée dans le camp, affublé par notre rieuse adversaire du sobriquet de camp *des généreuses*, tandis que, pour nous venger, nous baptisâmes celui de Marie de camp *des rapaces*.

« Rapace ou non, riposta Marie, vous ne ferez pas croire, mesdames... — aïe ! je viens d'enfoncer mon aiguille dans mes mains !... — qu'il est plus agréable de se piquer les doigts pour les autres que... que... Bon ! voilà le sang qui coule. Maintenant je vais lâcher ma pelote, & ce n'est pas cela qui avancera ma besogne !... Quel ennuyeux contre-temps !

— Donne, étourdie ; je vais finir de l'attacher, ta ruhe ! » dit la complaisante Lucie.

Marie, qui n'était pas fort en humeur de travail, ne se le fit pas dire deux fois.

— Voilà : reprit-elle en se croisant les bras avec une satisfaction évidente, tandis que sa sœur tirait l'aiguille du meilleur de son cœur, voilà, comme vous voyez, l'un des mille agréments auxquels sont sujets ceux qui donnent... & au bout du compte, feront-ils bien plaisir au destinataire de l'objet qui leur a coûté tant de soucis ?

— Ils lui prouveront du moins, ma chère Marie, qu'ils ne l'ont point oublié ; & si par lui-même, le présent est peu de chose, la pensée qui l'a fait exécuter y prêtera de la valeur.

— Passons, j'accepte ; mais, croyez-vous qu'une écolière qui sue à grosses gouttes pour écrire, en lettres biscornues, un compliment de bonne an-

née à sa grand-mère, trouve beaucoup de satisfaction dans cette ingrate besogne ?

— Oh ! non, par exemple !... dit Pauline.

— Tandis, reprit Marie, que quand elle reçoit ses étrennes, quelle joie ! quelle ivresse !

— Oh ! certes !... interrompit de nouveau la fillette, qui semblait se croire déjà à ce délicieux moment.

— Eh ! ne comptes-tu pour rien, ma sœur, la douce émotion qui fait battre le cœur de la bonne dame en ouvrant ce naïf, ce premier témoignage de la tendresse, de l'application au travail de sa chère petite fille ?

— Bast !... fit Marie ne sachant trop que dire...

— Et, continua Lucie en s'animent, quand c'est pour une mère, pour un père tendrement chéris qu'on travaille ?... Quand il s'agit de choisir un présent pour une amie, avec quel intérêt, quel soin, quelle intime satisfaction on s'évertue à deviner ce qui pourra lui être le plus particulièrement utile ou agréable ! On éprouve par avance un plus grand plaisir à se figurer sa surprise, son contentement, que l'on n'en aurait à être surprise soi-même... Voyons, n'est-ce pas vrai, ce que je dis là, méchante enfant, qui voudrais nous faire croire, à toute force, que tu es égoïste ?

— Tout ça, répondit Marie évidemment désarçonnée, sans vouloir consentir cependant à en faire l'aveu, tout ça c'est de la sensiblerie de convention ! &, sans être égoïste, je suis *positive*, moi. Or, Mesdemoiselles, le positif de mon affaire, c'est que je manquais complètement de ces jolis colifichets que j'ai la faiblesse d'aimer un peu trop, & que j'en ai déjà reçu au-delà de mes rêves... que ma bourse par suite de la folle administration que vous savez, était entièrement à sec, tandis qu'elle est aujourd'hui presque remplie, grâce à la générosité de ma marraine & de mon excellent grand-père... D'où je conclus, acheva-t-elle en faisant sautiller joyeusement entre les mailles d'une petite bourse quelques belles pièces d'or neuves, que mieux vaut cent fois recevoir que donner ! »

Elle terminait à peine sa phrase quand la porte s'ouvrit.

« Mademoiselle Marie, dit la vieille femme de chambre qui l'a élevée, l'ouvrière à qui vous avez donné votre costume à piquer, la semaine dernière, demande à vous parler. Elle attend dans l'anti-chambre avec sa petite fille, une bien mignonne créature, mais pâle... pâle !... Dame, ça manque de tant de choses, ces pauvres gens-là !

— J'y vais tout de suite, fit Marie ; m'accompagnes-tu, Paulinette, pour voir la petite fille ? »

Pauline ne demandait pas mieux que de changer de place, &, sans lâcher sa poupée, une miniature de satin rose, que Thérèse lui avait donnée, elle sortit du salon avec Marie.

Quand elles y rentrèrent, l'une & l'autre, au bout de quelques instants, Marie toute rouge d'émotion, tenait machinalement sa bourse... vide ! & Pauline n'avait plus de poupée.



Nous comprîmes tout, d'un coup d'œil.

« Eh bien, demanda doucement Lucie à sa sœur, lequel est le meilleur de donner ou de recevoir ? »

— Oh ! donner, donner ! s'écria avec chaleur Marie, dans les yeux de laquelle quelques pleurs brillaient encore. Figure-toi, Lucie, que la pauvre femme, faute de pouvoir payer son terme, allait être mise à la porte de chez elle... »

Je n'entendis pas le reste, occupée que j'étais d'écouter Pauline qui de son côté, la chère enfant, disait tout bas à sa grande sœur, comme pour

s'excuser d'avoir disposé de son cadeau en faveur de la petite fille pauvre :

« Elle trouvait ma poupée si jolie, Thérèse, que je n'ai pas eu le courage de la lui retirer des mains !... »

Thérèse ne répondit rien, mais, bien émue, elle embrassa de tout cœur la chère coupable.

Je t'embrasse de même, ma bonne Florence, en te souhaitant, pour l'année 1873, de beaucoup recevoir & de pouvoir encore plus donner.

Ton affectionnée,  
JEANNE.



## MODES

**L**e velours est le tissu préféré pour la saison actuelle. C'est du reste une étoffe solide, & ce qui ne gêne rien, c'est la plus élégante. Aussi je n'hésite pas à en conseiller l'acquisition à celles de nos abonnées qui la peuvent faire. Il y a des velours de toutes sortes, & à la portée de presque toutes les bourses : velours anglais, velours de Saint-Étienne, velours de Lyon tramé ou tout soie, de différentes qualités. Le noir est le plus facile à porter, il dure beaucoup, & le velours de couleur, une fois fané, se teint très-bien.

Les costumes de ville se font aussi beaucoup en *drap beige*, mélangé alternativement avec du velours noir ou du velours marron ; mais c'est avec ce dernier qu'il s'harmonise le mieux. J'ai vu deux tuniques charmantes ainsi composées. L'une était brodée d'une guirlande de feuilles de vigne nuancées marron, avec effilé de soie beige & brun. Le pouff était soutenu par de belles cordelières de soie marron retombant avec glands ; mêmes cordelières en brandebourgs au corsage.

L'autre tunique était garnie d'un biais de velours marron, surmontant un bord de skung. Elle s'ouvrait sur un grand gilet de velours, avec boutons de métal brillant, de même nuance, & elle était relevée derrière par un très-gros nœud de velours. — Revers de velours aux manches & bord de fourrure.

Ces deux modèles devaient être portés sur un jupon de velours brun, ayant un haut volant posé à gros tuyaux. — Chapeau forme Marie-Antoinette en feutre marron ; bord & torsade de velours, nœud de même étoffe en biais, soutenant une aile brune. Deux longues plumes de couleur naturelle retombent en arrière sur le chignon.

Si l'on a eu cet été une polonaise de soie noire, & qu'il plaise de l'employer maintenant, voici un moyen de l'organiser qui la rendra tout à fait de saison, & portable en visite ou en petite soirée.

Comme je suppose le corsage défraîchi, on ôtera à peu près la largeur d'une main de chaque côté

du devant, jusqu'à la taille, & on mettra un très-long gilet de velours noir.

Les pans du devant de la polonaise seront retournés & formeront des revers, qu'on pourra doubler de velours. On enlèvera les manches de soie, qui seront remplacées par celles du gilet, très-étroites & en velours noir. Le bouffant de la polonaise par derrière sera retenu par un gros nœud de ruban de faille, à très-longues coques.

Si l'on possède un jupon de soie, il ira bien en dessous. Mais, dans le cas contraire, il vaudrait mieux en acheter un en velours.

Au lieu du gilet dont je viens de parler, il est encore possible de placer un grand plastron de velours, descendant jusqu'au bas de la polonaise, & se boutonnant tout le long, de chaque côté. La polonaise, en se relevant, doit faire plisser le velours.

Si l'on fait un gilet, on rentrera pour le soir, les trois ou quatre premiers boutons, afin de l'ouvrir plus ou moins, & l'on mettra dans cette ouverture un plissé, ou une collerette tuyautée. La même chose dans l'intérieur des manches, & en long, remontant jusqu'au coude.

Cette tunique ainsi transformée sera tout aussi jolie qu'une nouvelle. L'essentiel, selon moi, est d'utiliser autant que possible ce que l'on a ; la mode est si changeante, qu'il est beaucoup plus sage d'avoir peu de costumes à la fois, de les mettre beaucoup & de pouvoir les renouveler à temps.

Les nuances les plus nouvelles, *saphir*, *vert myrte*, *vert-de-gris*, *fumée de Londres*, *pain brûlé*, *scabieuse*, *bleu marine*, etc., font très-bien en velours & faille.

Une grande élégance du jour, ce sont des tuniques en crêpe de l'Inde brodées richement, couleur sur couleur, *rose du Bengale*, *saumon*, *gris perle*, etc.

Ces tuniques sont fort habillées & se portent sur des jupons de soie à queue, plus ou moins orne-



mentés; elles sont très-ouvertes devant. — Quelques-unes ont des manches & un grand gilet de soie semblable au jupon.

Les robes de velours de soie se font longues; je vais en donner deux modèles. Le premier en velours noir. — Le devant de la robe est uni. Les lés de derrière sont excessivement longs, très-froncés sur les côtés, à la couture qui rejoint ceux du devant, & relevés en pouff au bas de la taille. — Le corsage & les manches sont unis, avec de beaux boutons de passementerie. Ceinture ronde en moire noire. De larges rubans de moire, à l'envers de satin, partent dessous chaque bras à la taille, & viennent se rejoindre sous le pouff de la jupe, en formant un gros nœud à longs bouts. — Il y a un second corsage décolleté; il est plat, ouvert en carré & garni, ainsi que les petites manches, d'une guipure blanche ancienne. — Pour le soir, la ceinture & les nœuds seront de couleur rose, bleu pâle, cerise ou gris perle. On trouve pour cela de magnifiques rubans sans envers.

Second costume de velours long, vert émeraude. Les lés de devant sont en satin vert & entièrement plissés. Ils simulent tout un jupon. La robe de velours a la forme d'une grande polonaise très à queue, avec un pli Louis XV dans le dos. Elle est cousue de chaque côté sur le devant de satin plissé, & les deux premiers lés forment des revers doublés de satin. Ils vont se joindre par derrière, sous le bouffant de velours, qui est retenu avec des nœuds de satin. Le corsage est très-ouvert, & attaché à la taille par des nœuds. Les manches, très-étroites jusqu'au coude, s'ouvrent ensuite largement par un gros pli double sur lequel se pose un nœud de satin. — Dentelle blanche dans l'intérieur du corsage & des manches. — Bouquet de roses blanches ou roses à la ceinture. Mêmes fleurs dans les cheveux. Si la personne qui portera cette toilette n'est plus très-jeune, elle mélangera ses roses de dentelle pareille à celle du corsage.

J'ai remarqué une très-jolie nouveauté commode pour dîner ou théâtre, & *élégantisant* à l'instant une toilette ordinaire. Ce sont des façons de gilets en soie ou en velours de couleur, se plaçant pardessus des corsages unis, particulièrement sur des robes de faille ou de velours noir. Ces gilets ont différentes formes plus ou moins ouvertes, avec des poches, des cols carrés ou pointus; mais tous sont garnis de dentelles blanches: angleterre, guipure, dentelle de Bruges, etc. De petits nœuds sont placés à la taille, & quelquefois de côté ou par derrière & retombant dans le dos. Quelques-uns ont des revers. La fantaisie préside à ces façons, qui sont en général très-seyantes.

On m'a également montré pour les réceptions du soir de petits corsages décolletés en velours noir & de couleur, avec ou sans basques.

Les jupes sont légères & très-garnies de fleurs. Il y en a en tulle blanc brodées avec des dispositions charmantes. A d'autres les fleurs sont simplement appliquées. Les unes ont des bluets, des

bouquets de roses, puis des plumes de paon, des églantines de satin blanc, etc., etc. La simple tarlatane est toujours employée pour les jeunes filles, & leur fait de jolies toilettes vaporeuses & peu coûteuses.

Constations un fort grand luxe dans les manteaux du soir. Il y en a de ravissants, en faille, gros grain & sicilienne; de plus ordinaires, en drap & en cachemire. Voici ceux que j'ai spécialement distingués: un *dolman* cintré en faille rose, garni à plat sur le manteau même, de hauts entre-deux & de dentelle de Bruges très-fine. Un autre en sicilienne blanche, pli Watteau, & manches péplum. Il est soutaché & brodé au passé; bord de renard blanc. Un troisième en sicilienne gris perle, bord de renard bleu & effilés chinois, fourragère de belle passementerie. Comme complément à ces jolies sorties de bal, & cadeaux d'étrennes très en vogue, je citerai de fort jolies mantilles en blonde blanche & blonde noire. Cela se met sur la tête & entoure le cou. C'est fort doux au visage & peut encore servir en fichu croisé. Il suffit alors de former quelques plis que retiendra par derrière un nœud de ruban ou de velours.

Les petites filles comme les grandes personnes sont parfaitement bien habillées en velours. Le velours de soie est toujours une grande dépense; mais cette année on en trouve du tramé à des prix modérés. Puis, le velours anglais suffit bien pour ces petits personnages. Il faut doubler la jupe de soie ou de mousseline, & la faire toute unie. — Le petit corsage plat & décolleté, bordé à cheval d'un ruban de couleur cerise ou bleu, sur lequel rabat une guipure blanche. — Petites manches plates, dont l'intérieur est garni d'un plissé de ruban, dépassant un peu. — Ceinture formée de trois gros plis de ruban en gros grain. Large nœud derrière. — Petit paletot un peu ajusté, fendu trois fois & orné d'un petit plissé de ruban noir ou d'un petit bord de fourrure. — Toque de velours noir avec plume de la couleur de la ceinture. On fait toujours des jupes entièrement plissées en drap & en popeline. — Pas de volants ni de garnitures; c'est de mauvais goût pour les enfants. — De grands cols carrés en toile ou en guipure. — J'ai vu de très-jolis modèles de paletots un peu cintrés & presque aussi longs que les jupes, en drap gros bleu & bleu marine, simplement piqués & ouatés; d'autres en velours noir & petite fourrure, ou bien en peluche bleue avec cygne.

Les toques vont parfaitement aux petites filles aux longs cheveux. Les chapeaux dits Rabagas les coiffent aussi pas mal. Ils sont ordinairement en feutre avec plume ou pompons de soie. Longs bouts de ruban par derrière, un petit ruban de couleur passe en dessous & vient se nouer sur le côté. — Les petits bonnets d'astrakan ont l'inconvénient d'apporter trop de chaleur à la tête. C'est bon pour les enfants qui ont peu de cheveux.



## VISITES DANS LES MAGASINS

Ah! mesdemoiselles, comme il faut appeler la raison à son aide, en ce moment, pour résister aux tentations qui s'offrent à nous sous tant d'aspects séduisants. Les magasins sont splendides, les étalages nous montrent ces fantaisies de toutes sortes dont on aime à parer son *chez soi*, ces mille riens, auxquels on donne, bien à tort, le nom d'objets indispensables.

Je laisse de côté ces jolies nouveautés d'étrennes; bien d'autres que moi vous en entretiendront.

J'ai à vous parler d'une invention nouvelle : la *Serviette magique*. Vous croirez peut-être, en lisant ce nom, qu'il s'agit d'un nouveau tour de prestidigitation dont Robert Houdin est l'inventeur.

Eh bien, non, la *Serviette magique*, qui se trouve chez monsieur F. Ampenot, 92, rue Richelieu, ne perdra rien de son prestige entre vos mains; voilà la différence qui existe entre elle & la corne d'abondance de Robert Houdin.

Avec cette serviette, vous rendrez à l'argenterie, au ruolz, au plaqué, au métal anglais, à tous les métaux enfin—excepté au fer—le brillant & le poli du neuf; les bijoux en or, quels qu'ils soient, se nettoient parfaitement, frottés avec cette serviette. Il n'est plus besoin de peau, de poudre, de brosse; tout cela est remplacé par la *Serviette magique*. Il suffit de frotter avec la serviette sèche (se garder de la mouiller) l'objet que l'on veut nettoyer & en quelques minutes, il redevient comme neuf.

Lorsque la *Serviette magique* a perdu son prestige, à l'usage, on peut s'en servir pour nettoyer les ustensiles de cuisine. Envoyées *franco* en Province, trois serviettes coûtent 2 francs 50 cent. — Six serviettes, 4 francs. — Une douzaine, 8 francs.

Pour un commencement d'année, vous allez peut-être me trouver bien sérieuse : vous parler, à pro-

pos d'étrennes, serviette magique qui nettoie & machine à coudre... Que voulez-vous! j'aime les choses pratiques avant tout &, quand j'admire les broderies en soutache exécutées par la *Silencieuse*, les doublures piquées & ouatées en quelques instants, je pense qu'il est bien préférable d'indiquer un meuble aussi utile comme cadeau, que les boîtes, coffres, etc., etc., dont on abuse à cette époque.

La machine à coudre la *Silencieuse* se trouve 30, rue Richelieu, en face la fontaine Molière. S'adresser à monsieur Pouillien, ingénieur.

Cependant, afin de ne pas terminer cette visite d'une manière aussi sévère, je vais vous parler de quelques parfumeries dont vous pourrez vous servir sans crainte d'endommager votre teint, à condition de n'en pas faire abus, c'est entendu.

Les personnes dont les lèvres se gercent & se crevassent au froid, celles qui sont sujettes aux engelures, ouvertes ou non, aux pieds & aux mains, devront se servir du *beaume de la Ferté*.

Pour le visage, si la peau est farineuse, on emploiera l'*Eau de Judée*, la pâte aux *quatre semences* ou la *pâte royale*.

Au contraire, les personnes dont la peau est un peu grasse se serviront du lait de *concombre* & de la pâte de *velours*. Pour les mains, le savon *sapocetti*, la pâte d'*amandes* en pot, ou la pâte d'*amandes blanche* de Montpellier, aux *violettes*.

Les jeunes femmes peuvent choisir dans les nombreux produits de parfumerie de la maison Guerlain, 15, rue de la Paix. Comme *Eau de Cologne*, je recommande surtout l'*Eau de Cologne royale*, distillée par Guerlain.

C'est encore un cadeau d'étrennes à offrir à une femme, qu'une boîte de parfumeries comme sait les composer monsieur Guerlain. C. L.

## EXPLICATIONS

### GRAVURES DE MODES

*Première toilette.* — Robe en gaze rayée. — Corsage à basque avec gilet en taffetas. Revers en taffetas garnis de plissés en gaze unie; ce revers forme berthe dans le dos. — Première jupe avec volant plissé en gaze dans le bas, traversé par un biais en taffetas. — Sur la jupe, un

second plissé en gaze, traversé par un biais. — Seconde jupe formant traine, garnie d'un volant plissé en gaze; la tête est traversée par un biais en taffetas. — Coiffure en volubilis, guirlande avec traine.

*Deuxième toilette.* — Robe en satin, ornée dans le bas de bouillonnés en gaze avec nœud en satin. — Corsage avec petites basques garnies de dentelle. Berthe en



dentelle, retenue par des nœuds. — Draperie en dentelle avec ruban de satin passant sur la dentelle qui est retenue par des nœuds en satin. On peut remplacer la dentelle noire par une écharpe d'Angleterre ou de point d'Alençon. — Coiffure, touffe de plumes avec dentelle & nœuds en faille.

*Toilette de petite fille.* — Robe de dessous en taffetas avec tunique en gaze à pois. — Corsage décolleté en carré, garni d'une petite ruche en taffetas. — Ceinture en taffetas frangée, nouée sur le côté.

## GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS

*Dame noble au seizième siècle.* — Sous-jupe en velours, ornée dans le bas d'une bande brodée en ganse d'or. — Robe en satin avec liserés, boutons et grelots en or. — Corsage ouvert à basque plissée, garnie de grelots. — Plastron en velours. — Manche courte bouffante, avec pattes en velours et crevés en satin recouverts d'un croisillon en passementerie d'or. — Manche longue plate en velours; poignet brodé en or. — Toquet en velours avec bande brodée d'or, panache blanc, longue draperie en dentelle retombant dans le dos; résille en chenille. — Soulier en satin avec bouffette en velours et dentelle.

*Costume de page pour jeune garçon de quatorze à quinze ans.* — Veste en drap léger orné de passementerie et brandebourgs. — Ceinture en cuir, fermée par une agrafe dorée. — Dolman doublé de taffetas, retenu par un cordon que fixent des agrafes en passementerie. — Pantalon assorti à la veste. — Béret en drap bordé d'une bande en velours, aigrette. — Botte molle.

*Costume hongrois.* — Jupe en satin, bordée d'un large revers découpé à dents pointues. — Robe en taffetas. — Jupe relevée en écharpe, bordée de deux velours. — Corsage ouvert à manche flottante. — Veste courte sans manche avec boutons en métal. Large garniture en mouseline brodée. — Ceinture en cuir et métal. — Toque en velours, ornée d'une aigrette avec agrafe de petites plumes.

*Costume indien.* — Robe en taffetas, ornée de broderies de couleur. — Corsage droit, fermé par une patte de nuance tranchante, entourée de boutons. — Manche longue flottante. — Sous-manche en batiste également flottante. — Ceinture en satin. — Tunique non ajustée en satin, avec bande, liserés et boutons en faille; petite patte carrée formant jockey. — Toque en taffetas, bordée d'une bande en satin avec liserés et boutons rappelant l'ornement de la tunique. — Voile en batiste ou gaze de soie.

*Costume de bergère pour petite fille.* — Sous-jupe en gaze rayée avec petite guirlande de fleurettes sur transparent en taffetas. — Tunique en taffetas, relevée par des bouquets de roses. — Corsage décolleté, garni d'une ruche basse en tulle illusion. — Jockey relevé par un petit bouquet de roses de mai formant nœud d'épaule. — Manche en tulle. — Écharpe en taffetas frangée, jetée sur l'épaule. — Couronne de roses et roses de mai mélangées dans les cheveux.

## PREMIER CAHIER

Dessous de vase. — Dessin broderie au passé & ganse. — Dolman tricoté. — Vosgienne, vêtement de campagne. — Costume pour petit garçon. — Écusson avec J. V. — Garniture. — Entre-deux assorti. — Guirlande pour volant de robe. — Corbeille à cartes. — H. L. enlacés. — Lambrequin en appliques. — Fichu en dentelle. — E. G. enlacés. — Col guipure Richelieu. — Rosace en serpentine, crochet & crochet sur épingles. — Dahlia bobèche. — Alphabet. — Bande en coutil. — Capeline alsacienne. — Garniture. — Angle pour taie d'oreiller. — Aurélie. — H. S. enlacés. — Étoile, crochet, mignardise & frivolité. — Corsage à revers pour fillette de douze à treize ans.

## PLANCHE I

### 1<sup>er</sup> CÔTÉ

Corsage décolleté.

Dolman à capuchon (sortie de bal).

### 2<sup>e</sup> CÔTÉ

Capeline à revers.

Pardessus d'intérieur pour jeune fille de quatorze à seize ans.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Médailillon Aubusson, avec ibis, pour ameublement.

Ce médaillon, peut servir pour un meuble complet, en ajoutant plus ou moins de fond, suivant la forme & la dimension de l'objet. Avec le médaillon donné en décembre & qui convient mieux comme dimension pour le siège, on formera un charmant ensemble. — L'intérieur des médaillons ayant le même nombre de points, on pourra, à volonté, faire le meuble avec les iris ou avec les ibis, ou varier les intérieurs pour quelques-uns des sièges. Le fond bleu des ibis peut être remplacé par un fond blanc mat.

## PETITE PLANCHE DE FILET ET TAPISSERIE PAR SIGNES

de mademoiselle LECKER, 3, rue de Rohan,

### ET DE DENTELLE RENAISSANCE

de mademoiselle DELALANDE, aux Armoiries,  
7, rue de Londres.

### PREMIER CÔTÉ

Carré filet guipure.

Petite dentelle renaissance, pour garniture de mouchoir, jupon, robe d'enfant, etc.

Dentelle renaissance, pour voile de fauteuil, nappe d'autel ou bas d'aube.

### DEUXIÈME CÔTÉ

Bande pour ameublement.

Fond cachemire.



## MOSAÏQUE

### UNE PAUVRE FILLE.

Sur la colline de Fourvières, demeurait dans un pauvre réduit une sainte fille, parvenue à l'âge de soixante-dix-sept ans, & dont la vie fut partagée entre le travail & les bonnes œuvres. Elle était levée à quatre heures du matin & ne prenait pour nourriture que du pain & de l'eau; sur son modique salaire (elle habillait de petites poupées qu'elle revendait) elle prélevait, chaque année, pour la Propagation de la Foi, une offrande de deux cents francs. Chaque semaine, elle allait distribuer dans les casernes de petits livres qui pouvaient faire du bien aux soldats. Son réduit, dont tout le mobilier consistait en une pauvre couchette, une chaise, une table & un crucifix, était le séjour de la paix. Comme on la plaignait de sa solitude :

« Oh ! disait-elle, ce temps-là ne dure pas; pendant que je travaille, je parle à mon crucifix, il me répond, nous nous entendons très-bien ensemble. »

C'est ainsi qu'Etienne Richarmé passa sa vie; elle est morte dernièrement, comblée de vertus & de bonnes œuvres... Dieu n'est-il pas admirable dans ses saints ?

Les faibles se passionnent pour les hommes, & les forts pour les choses.

BONALD.

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient.

JOUBERT.

Un soir ou dix ans, voilà ce qu'il faut pour connaître les hommes : les intermédiaires sont trompeurs.

M<sup>me</sup> DE STAEL.

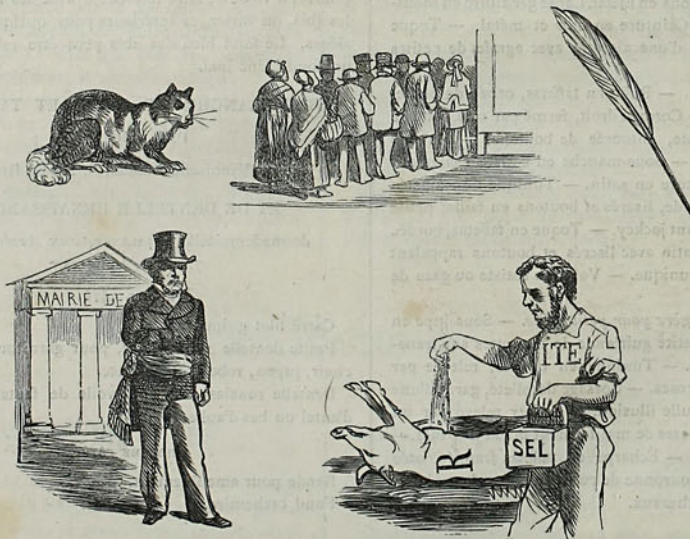
La fidélité de la mémoire est un des gages les plus assurés de ce que vaut le cœur. Quiconque n'oublie pas a vraiment aimé.

GUIZOT.

Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.

VAUVENARGUES.

## RÉBUS







3873 (bis)

IMP. T. DUPUY 22 RUE DES PETITS-MÔTELS. PARIS

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens 1.

Ayuntamiento de Madrid









Lacourant Jr.

IMP. T. DUPUY, 22 RUE DES PETITS-HÔTELS, PARIS

Paris No 15

3873

*Modos de Paris*  
**Journal des Demoiselles**  
 ET PETIT COURRIER DES DAMES  
 Reunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Clothes des M<sup>mes</sup> de Pygmalion, r. de Rivoli, 102. Rubans et Passementerie des Galeries de  
 Choiseul, r. M<sup>me</sup> des P<sup>tes</sup> Champs, 36. Machines à coudre de la Silencieuse, r. de Richelieu, M<sup>me</sup> 30.  
 Eventails de la M<sup>me</sup> Kees, rue du Capitaine, 10. Madrid, M<sup>me</sup> Guerlain, r. de la Paix, 15.*



